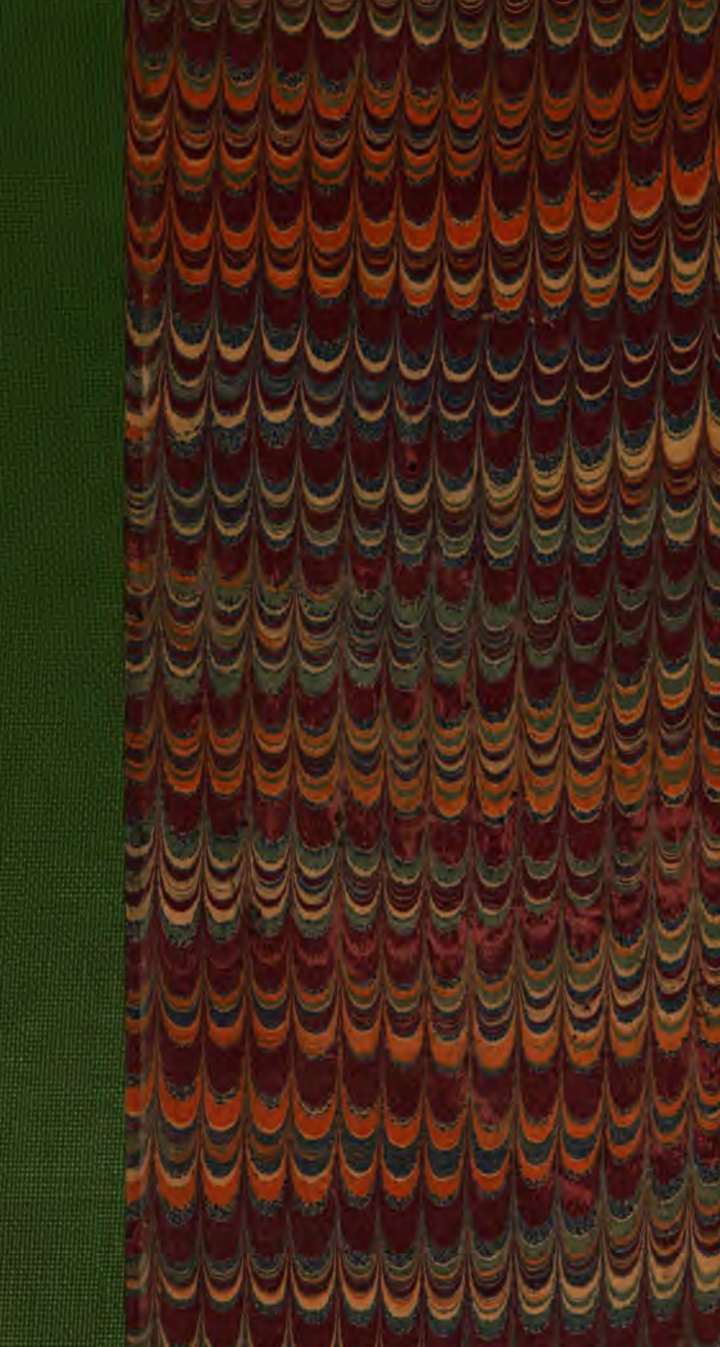
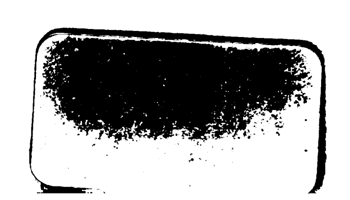



TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA











VIE

PHILOSOPHIQUE, POLITIQUE

ET LITTÉRAIRE

DE RIVAROL.

VIE
PHILOSOPHIQUE, POLITIQUE
ET LITTÉRAIRE
DE RIVAROL.

Nos Talens naissent avec nous, nos Vertus seules nous appartiennent.
J. J. Rousseau.

Par Sulpice DE LA PLATIÈRE.

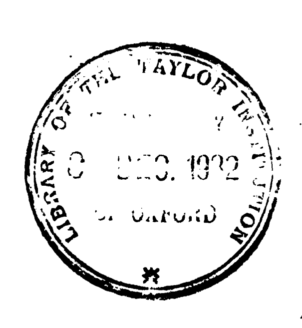
TOME PREMIER.

Prix pour Paris 3 fr. 60 c.
pour les Dépt. franc de port 5 f.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, palais du Tribunat; galerie derrière le Théâtre français, nº. 51.

An dixième — 1802.


LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
OXFORD

A MA FEMME,

ALPHONSINE DE LA PLATIÈRE,

NÉE DE WAMBAERLL.

Un ambitieux dédie ses Ouvrages à l'homme qui peut seconder ses vues.

Un amant de la gloire, cherche à étayer son nom, d'une réputation sans nuage.

Toi seule, ma chère Alphonsine, que les arts ont dotée

de tous leurs charmes, seras le Mecène de l'auteur de la VIE DE RIVAROL.

SULPICE DE LA PLATIÈRE.

INTRODUCTION.

La vie des gens de lettres est presque toujours dans leurs ouvrages ; ils écrivent pour les siècles, et sont rarement connus par leurs contemporains. On commente leurs écrits, et à l'exemple d'*Homère*, le lieu de leur naissance est aussi ignoré que l'époque de leur mort.

Cependant il en est, qui par les places éminentes où ils ont été élevés, tiennent un rang dans l'histoire : tels ont été *César*

et *Frédéric*, *Xenophon* et *l'Hôpital*, leur vie littéraire appelle les regards sur leur vie publique, et ils ont un double titre à l'immortalité.

Quelques hommes de lettres, qui n'ont été qu'hommes de lettres, ont aussi de tems en tems joui de l'honneur d'avoir des historiographes; Voltaire est du nombre, et il le méritait sans doute, car il a tenu pendant cinquante ans le sceptre de l'opinion politique: il y a dans les annales des peuples modernes,

cent rois endormis dans leurs tombes, qui ne méritaient pas, comme ce grand homme d'être reveillés.

Les hommes instruits qui connaissent Rivarol, savent qu'il a eu des systêmes, soit philosophiques, soit anti-philosophiques, qui ont fait du bruit dans l'Europe littéraire : les haines politiques qu'il a réveillées lui ont donné une célébrité, qui a plus d'une fois pesé sur son repos.

Ajoutons que Rivarol, né avec une belle figure, doué d'une facilité singulière de s'exprimer avec précision et avec grace, s'étant créé peu-à-peu un goût pur et une universalité de connaissances, fut pendant vingt ans l'oracle des sociétés, où l'on brigua l'avantage de l'admettre; les hommes qui n'avaient point épousé des haines de convention, l'écoutaient comme *Nestor*, les femmes qui lui pardonnaient ses critiques, en faveur de son enjouement et de sa finesse, l'écoutaient comme *Alcibiade*.

Rivarol partagea avec *Diderot* cette supériorité dans l'art d'improviser, qui lui fit tant de prosélytes dans les deux sexes : tous deux parlaient dans la société, comme s'ils faisaient des livres, et ces livres fugitifs valaient à quelques égards ceux qui ont été fixés par la presse : mais leurs auteurs, n'avaient ni le même genre, ni le même style; Rivarol qui se piquait plutôt de goût que de génie, se jouait avec grâce de tous les sujets qu'on lui faisait traiter : Diderot, qui offrait plus de génie que de goût,

s'exprimait avec un abandon, qui faisait aimer ses paradoxes : l'imagination faisait pétiller ses étincelles passagères dans les entretiens de l'un ; une chaleur de volcan émanée d'une ame brûlante, répandait des principes de vie durable dans les conversations de l'autre. Rivarol dans le siècle d'Auguste, aurait eu tous les succès qui dépendent de la finesse dans les saillies, et du tour heureux dans l'épigramme. Diderot, avec son ame expansive et son éloquence entraînante, s'il était né à la Mecque à l'é-

poque de Mahomet, aurait ravi à cet imposteur, justement célèbre, l'honneur de créer une religion.

Rivarol, toujours sûr de fonder des sectes littéraires, partout où il voulait dominer, a trop écouté sa paresse; c'est elle seule qui nous a privé des ouvrages qui auraient ajouté un nouveau cîment à son immortalité.

Contemporain, et ami de *Rivarol*, depuis près de vingt ans, nous nous sommes appliqués à

rassembler les saillies les plus piquantes qui lui ont échappé, nous avons rapporté les anecdotes qu'on ne trouvait que dans sa tête. Nous avons constamment taché de le peindre par lui-même : cette manière nous a paru plus faite pour intéresser, qu'un style prétentieux, ou les choses sont sacrifiées à la redondance des mots, ou à un luxe qui cache presque toujours la stérilité du sujet qu'on traite.

Quelques philantropes trouveront peut-être mauvais, qu'en

analysant le petit *Dictionnaire des Grands Hommes*, nous rouvrions des blessures que l'amour-propre aura bien de la peine à lui pardonner. Mais les satyres de Boileau, n'ont pas empêché *Quinault* de composer *Armide*, et l'architecte *Perraut* de bâtir, la colonade du Louvre.

Le second volume de la *Vie de Rivarol*, contient son *Discours sur l'Universalité de la Langue française*, avec des changemens considérables, fiats depuis sa sortie de France; des

notes explicatives y ajoutent encore un nouvel intérêt, cette réimpression manquait à la gloire de Rivarol. On n'est vraiment loué dans les arts, que par l'exposition des chef-d'œuvres qu'ils ont fait naître, et le tableau de la transfiguration placé sur un cercueil, a plus fait verser des larmes à l'homme de goût, que tous les panégyriques de Raphaël.

VIE

PHILOSOPHIQUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE DE RIVAROL.

SE créer un nom par ses talens, c'est ne rien devoir qu'à soi-même. Cette sorte de fierté romaine a quelque chose de bien plus flatteur que celle de ces parchemins, plus ou moins mensongers, dont l'orgueil sans mérite se cuirassait pour envahir toutes les voies qui conduisaient à la célébrité. Rivarol, doué de toutes les graces de l'esprit et des charmes d'une figure agréable, riche du fruit

de ses études, pouvait devenir un savant du premier ordre; mais sa douce paresse (*a*), son abandon à la *Chaulieu*, et son amour pour le grand monde, lui firent dédaigner de jouer le rôle qu'il pouvait remplir dans l'empire des Lettres. Sa vie entière fut un livre transparant, où la pureté de l'expression le disputait au charme du sujet qu'il traitait. Les bons mots et les saillies les plus heureuses, faisaient toujours place à des réflexions profondes qui ravissaient ceux qui l'entendaient; sa conversation était brillante, instructive, et continuellement variée : c'était, si j'ose m'exprimer ainsi, une rosée de génie qui enivrait ceux qui étaient

---

(*a*) « Rivarol (dit un de nos littérateurs), » a été un des plus beaux esprits de son tems; » avec beaucoup moins de paresse, il aurait » été un de nos plus grands écrivains. »

le plus dans sa familiarité habituelle. Politique ou littérateur, grammairien ou poëte, il exerçait despotiquement la souveraineté de l'esprit, avec le sceptre de cette persuasion enchanteresse qui commande l'admiration.

Les rayons d'aucune bibliothèque ne plieront sous le poid des œuvres de Rivarol; mais ce qu'il a écrit restera; son nom deviendra sÿnonime de bon goût et délégance littéraire.

Rivarol nâquit à Bagnol en Languedoc, en 1754; son père, doué d'un sens juste, ne négligea rien pour perfectionner le germe heureux de son entendement, en lui apprenant de bonneheure a valoir par lui-même, il lui laissa trop croire à ces fables de convention, qu'on appellait naguères en France des généalo-

gies ; l'orgueil fermenta trop tôt dans la tête de l'enfant des Muses, et peut-être n'est-ce qu'à cette imprudence paternelle, que Rivarol dût dans la suite les traits acérés que l'envie lança sur lui.

Rivarol ne fut pas assez philosophe pour croire seulement à la dignité de son savoir : cette extraction était une chartre de considération universelle, tandis que celle que la faveur à genoux, ou l'argent obtenaient si souvent, n'étaient qu'un sujet de pointillage, parmi ceux qui ne voulaient juger du mérite d'un homme, que par les preuves d'inutilité que les siècles avaient sanctionnées dans leur race.

L'enfance de Rivarol fut studieuse et réfléchie : il annonça de bonneheure ce qu'il devait être un jour :

on en peut juger par le trait suivant :

Le père de Rivarol ayant négligé de payer sa pension dans le collège où il l'avait mis ; l'enfant, qui n'avait pas encore atteint sa onzième année, et qui redoutait d'être obligé de discontinuer ses études, va trouver M. l'évêque de Cavaillon, et lui dit : « Monseigneur, je viens vous ouvrir » mon cœur ; mon père a suspendu » le paiement de ma pension dans » mon collège : j'ai tout lieu de » craindre d'être renvoyé ; je serais » bien malheureux, s'il me fallait » abandonner mes études ? Je vous à demande vos conseils, vos bontés : » que puis-je, que dois-je faire ? » Ce discours auquel la candeur, l'âge de l'enfant, et le gracieux de sa physionomie, ajoutaient une éloquence, un charme tout particulier, pénètra le

digne prélat de l'intérêt le plus vif et le plus tendre : « Retournez à » votre collège, mon ami (dit-il à » Rivarol), continuez, et faites tou- » jours comme vous avez si bien » commencé ; vos études ne seront » point interrompues : je me charge » du soin d'y pourvoir. » et l'évêque tint parole.

Fixé à Paris, où il était venu, il y a environ trente-cinq ans, Rivarol s'y fit une réputation qu'il soutint constamment par son amabilité.

Ce fut en 1784 qu'il se lança dans la carrière littéraire. Son début fut brillant, et jamais discours, couronné par une académie étrangère n'avait fait autant de sensation à Paris, qu'en fit celui de Rivarol, couronné par l'académie de Berlin,

et sur lequel nous aurons plus d'une fois occasion de revenir.

Il vécut dans l'intimité des gens-de-lettres dignes de porter ce nom ; Voltaire le caressait, le louait dans ses lettres ; l'abbé de Lille le citait comme une des espérances glorieuses de la littérature ; d'Alembert le craignait ; le prince Henri l'invita souvent à venir à Berlin ; mais les soupers de Paris, firent oublier à Rivarol la faveur du frère du Salomon du Nord : le plaisir avait plus de prise sur lui que l'ambition.

Les charmes de sa conversation, qui n'auraient dû lui faire que des admirateurs ou des amis, excitèrent, au contraire, la médiocrité contre lui ; des satyres plus au moins piquantes circulèrent. Rivarol, loin de s'en fâcher, les déclamait à ses amis

avec l'ame qui lui était naturelle ; souvent même il refaisait deux ou trois vers qui décélaient une pensée *ingénieuse et piquante ;* il était en cela bien au-dessus de Voltaire, qui ne pouvait dormir qu'au son d'une lyre d'adulation ; Rivarol riait le premier des sarcasmes qu'on lançait contre lui.

Lisant un jour, dans une brochure clandestine, une épigramme où on le persifflait sur la qualification qui précédait son nom, il dit gaîment : « Cet *Encromane* me fait un crime, » de ce qu'on m'appelle le *Comte* » *de Rivarol* : s'il dépend de lui de » m'enlever ce sobriquet, qu'il le » prenne, mon nom dès ce moment » me suffira. »

Tourmenté par le besoin de se répandre, il passait sa vie dans les cer-

cles où l'on savait apprécier ce qu'il valait : c'est dans les luttes de quelques contradictions, qui heurtaient sa manière de penser, qu'on reconnaissait alors l'homme de génie ; c'était avec une éloquence cicéronnienne, qu'il confondait ses adversaires. Mirabeau souvent ne dût, dans ces sortes de combats, la supériorite, qu'à la force de son organe, ou au volcanisme de son impétu[illegible]ité méridionale. Rivarol à ce sujet, disait, Hercule trouve beaucoup plus aisé de se servir de sa massue, que de s'avouer vaincu ; laissons-là lui, puisque nous sommes les aînés de sa race.

Ce n'est, ni dans l'étude des livres, ni dans celle des gens de lettres, que Rivarol avait acquis l'art sublime de bien parler : cet heureux don de persuader, en charmant ceux

qui l'écoutaient, était une faculté qu'il tenait de son organisation propre; aussi, disait-il, dans les jugemens qu'il portait sur les choses : « Je » sais qu'on me trouve très-sévère » en fait d'admiration; mais à qui la » faute? *J'ai dévancé mon siècle.* » Et il avait alors trente-trois ans : cette idée de lui-même lui faisait faire des rapprochemens qui étaient une source jaillissante d'instruction. S'il parlait de Corneille, c'était avec les sentimens d'un homme qui connaissait ses défauts, mais qui savait apprécier les beautés dont ses tragédies étincellent; analysait-il Racine? On voyait bien que c'était le poëte qu'il préférait : la pureté de son style, la justesse de ses expressions, la grace qu'il maîtrisait sous le joug de l'art, devenaient autant de satyres pour ceux qui tentaient de se traîner dans la carrière après lui. Admirateur

éclairé de Voltaire, il prisait les beautés de quelques-unes de ses tragédies ; il appréciait sagement cette foule d'écrits plus ou moins lumineux, qui l'immortaliseront : mais son admiration était constamment subordonnée aux lois du goût. Il comparaît Diderot à un fou, qui prêchait la sobriété devant des hommes ivres : Rousseau de Genève, selon lui, réunissait dans ses ouvrages, la morale épurée des anciens et l'élégance du siècle d'Auguste : il méprisait son personnel ; mais il adorait sa plume tour-à-tour vigoureuse et sentimentale. D'Alembert était trop froidement géomètre, pour émouvoir son ame. Il rendait justice aux éloges de Thomas ; mais cela ne s'étendait pas fort loin. En général Rivarol prisait peu les réputations éclatantes. En apprenant la nomination de Champfort à l'académie, il dit :

« C'est une branche de muguet qu'on
» vient de hanter sur des pavots. »

L'auteur de *la Philosophie de la Nature*, jouissait de son estime ; mais il lui reprochait d'avoir, comme Dieu, peint les philosophes, non tels qu'ils sont, mais tels qu'ils devraient être.

Il signalait C***, composant ses ouvrages, les vendant *sur le titre* comme ces Hollandais, qui expédient des ballots pour Batavia ; et qui en reviennent, d'après l'étiquette, sans avoir été ouverts.

Sa verve critique et enjouée, se promenait depuis les géans de la littérature, jusqu'aux pygmées faisant des brochures.

Champcenets était le courtier des pensées

pensées ingénieuses de Rivarol; il les colportait dans les sallons, s'en faisant honneur quelquefois pour son compte; mais l'eau remontait à sa source.

Dans une débauche d'esprit, Rivarol composa un petit poëme intitulé: *les Choux et les Navets*. La ville et la cour, lurent à l'envi ce chef-d'œuvre de fine plaisanterie; mais bientôt M. de Barruel-Beauvert, s'en déclara le père. Les connaisseurs n'en furent point dupes.

L'insouciance philosophique ne fut jamais mieux pratiquée que par Rivarol; jamais aussi personne ne fut moins attaché à l'argent et plus désintéressé pour en avoir. M. de la Borde, qui connaissait la médiocrité de sa fortune, lui proposa souvent des moyens victorieux, pour s'en

faire une indépendante ; mais l'idée de s'en occuper l'épouvantait ; il s'écriait : « Lire Barême, écouter Ba-
» culard et mal dîner, voilà ce que
» je léguerai à mes ennemis. » Il partait de ce texte pour parler sur les finances, comme Sully, ou comme Colbert.

Dans la vie privée, Rivarol avait toute la bonhommie d'un homme qui ne sentait point son mérite ; sa philosophie *Sibarienne*, avait la teinte de son cœur ; il cherchait à rendre heureux tout ce qui l'entourait ; sa famille était l'objet de sa plus vive sollicitude.

Rivarol avait ses ennemis : c'est une espèce de rouille attachée au sort des grands hommes ; c'est un relief de plus à leur gloire, et cette gloire rejaillit tout naturellement sur

leurs amis, lorsque seuls ils ont eu le courage de repousser et de confondre la calomnie : continuer de remplir ce devoir religieux, lorsqu'ils dorment dans la tombe, c'est prouver que nous étions réellement dignes d'eux, comme ils étaient dignes de nous.

De tous les hommes d'esprit et de goût, qui avant la révolution ont brillé dans le grand monde, aucun n'a réuni plus d'admirateurs que Rivarol. Mais dans cette foule curieuse qui se rassemblait autour de lui, peu d'hommes se sont trouvés exempts de l'envie que cause souvent le vrai mérite. Né avec les déhors les plus séduisans, beaucoup de personnes ont conclu que Rivarol n'étant pas un homme ordinaire, devait être dangereux. Aussi était-il fort commun d'entendre dire, lorsqu'il quittait une so-

ciété : *il est fâcheux qu'il soit sans mœurs ; on ne peut sans crainte, le recevoir chez soi*. D'autres dissimulant moins leurs sentimens, ajoutaient : *Il est fatiguant de voir un homme vous écraser continuellement de tous ses avantages : l'on ne saurait vivre avec quelqu'un que la nature a tant privilégié.*

Ces misérables discours, et tant d'autres du même genre, ont produit leur effet, et n'ont pas manqué de susciter à Rivarol cette foule d'envieux, qu'il a pris tant de plaisir à persifler. En revanche ils n'ont épargné aucune sorte de méchanceté, pour noircir une réputation qui leur faisait ombrage. Incapable d'user, comme eux, des moyens secrets de la calomnie, il ne se vengeait de leurs attaques, que par ces plaisanteries remplies de sel qui les marquaient

au coin du ridicule. S'il a abusé de ses forces à cet égard, au moins ils ont été ménagés dans ce que les hommes ont de plus précieux à conserver, qui est l'*honneur*. Ses lauriers sont cueillis et ses détracteurs seront oubliés.

On croira sans doute avec peine, que, de tous les ennemis qui se sont élevés contre Rivarol, le plus funeste pour son repos, a été sa femme.

La loi du divorce est venue au secours de madame de Rivarol : elle en a profité. . . . .

Rivarol disait, en parlant de son mariage : « Un jour je m'avisai de mé-
» dire de l'amour ; le lendemain il
» m'envoya l'hymen, pour se ven-
» ger. Depuis je n'ai vécu que de
« regrets. »

Je veux bien, disait-il à une Dame, vieillir en vous aimant, mais non mourir sans vous le dire. Qu'on lise, pour le bien juger, son *Épître sur l'Amitié.* Une femme, après en avoir entendu la lecture, lui demanda pourquoi il n'avait pas peint les femmes également susceptible d'amitié que les hommes : *C'est,* dit-il, *qu'étant la perfection de la nature, comme l'amour est la perfection de l'amitié, vous ne pouvez éprouver d'autre sentiment que celui qui vous est analogue.* On reconnaîtra parfaitement dans cette épître cette grace qui lui était particulière, et qui nous a laissé un miroir fidèle de l'excellence de son cœur. Ses ennemis mêmes n'ont osé lui rien disputer à cet égard : jamais il n'est venu dans l'esprit d'aucun d'eux d'oser avancer qu'il fut un mari barbare, un fils ingrat, ou un père dénaturé. On pour-

rait donc demander, sur quoi était fondée cette réputation d'*homme dangereux*, qu'ils se sont plûs de donner à Rivarol : car pour l'être en effet, il faut n'avoir aucune des qualités essentielles qu'il possédait. N'était-il homme dangereux, que parce qu'il ne supportait pas les gens médiocres? Sur ce point il n'y a pas de difficulté; car la perfection de son goût le rendait d'une sévérité rédoutable, sous ce rapport, ou en a fait nn homme difficile à vivre. Mais s'il était caustique et malin, combien n'était-il pas aimable pour ceux en qui un caractère dominant de bonté cachait beaucoup d'autres défauts? C'est avec eux qu'il se plaisait, lorsque ces mêmes personnes ne craignaient pas les plaisanteries piquantes auxquelles il se livrait dans l'intimité, qu'elles trouvaient à leur tour un sujet de critique en lui, il devenait alors d'un

commerce complètement agréable.
La gaîté de son caractère en avait sans doute fait un homme satyrique, mais non un homme méchant. Celui qui l'est, se plaît à la calomnie, au trouble des familles, au désordre de la société. Rivarol fuyait, au contraire, les gens agités de passions, et ne cessait de dire, que tous les malheurs qui accablent l'humanité, ne lui sont occasionnés que par le défaut d'union et d'intelligence qui régna parmi eux. Si les hommes s'entendaient, disait-il, ils seraient parfaitement heureux. Celui qui parle et pense ainsi, est loin de vouloir nuire à ses semblables. Rivarol méprisait les menées sourdes, les viles intrigues, qui ont toujours fait la principale occupation des êtres qui vivent dans un monde corrompu. Incapable de nuire à son plus grand ennemi, il pardonnait peut-être trop

facilement, et finissait par se livrer avec trop de confiance, à celui-là même dont il avait lieu de se plaindre. Ces défauts ne faisaient de tort qu'à lui seul, mais sont éloignés du caractère de méchanceté qu'on lui a attribué.

Les mœurs de Rivarol, à l'égard des femmes, ont été celles des hommes aimables ; il n'a eu nul besoin d'user de ces moyens extrêmes, qui sont la ressource de ceux qui ne portent avec eux aucun genre de séduction. Il est vrai qu'il fut quelquefois sévère à leur sujet ; mais ce n'a jamais été qu'envers celles dont le caractère ou les ridicules personnels rendaient la société désagréable. Une femme auteur, était pour lui un fléau qu'il évitait avec autant de soin, qu'il en mettait à rechercher celle qui n'était que bonne, simple et unie.

Celle-là *seule* attirait toute son attention ; il eût sans contredit mieux aimé passer une journée avec elle, qu'une heure à l'académie. L'indulgence et la douceur dont les femmes, en général, sont pourvues, lui rendaient leur société préférable à toute autre. On peut ajouter qu'une femme sans principe de vertu ou de religion, n'était à ses yeux qu'un objet digne de mépris. Il dit un jour à une demoiselle de seize ans, assez jolie, qui tenait devant lui des discours fort indiscrets sur la religion : *Mademoiselle, malheur au mari auquel vous apporterez de tels principes ! Une femme dévote vaudrait mieux pour lui qu'une femme si libre dans ses opinions.*

Comment un homme, s'expliquant ainsi, pouvait-il être à craindre ? C'est que tous les défauts qui lui

étaient reprochés, appartenaient à ses détracteurs, et que tous les dons brillans, dont il était orné, faisaient seuls tout le danger de sa société. Il est fâcheux que les personnes qui ont connu Rivarol n'aient pas été de la même opinion ; qu'il ait été à rechercher pour les uns et à fuir pour les autres. Il y a lieu de croire que ses ennemis eussent triomphé, et qu'il n'eût pas, après sa mort, joui d'aucun des avantages attachés à une grande réputation. Les louanges flatteuses qu'il reçut dans sa jeunesse de la part de Voltaire, du célèbre Buffon et de M de Tréssan, l'encouragèrent à entrer dans une carrière dans laquelle il devait tout contredire ; ils jugeaient assez bien des espérances qu'il donnait, pour ne voir en lui qu'un homme digne de la place qu'ils allaient lui céder, M. de Buffon, sur-tout, l'at-

tirait beaucoup chez lui ; il se plaisait à passer des journées avec un jeune-homme qui l'intéressait assez pour le regarder comme son fils, et qui avait pour lui tout le respect et tout l'attachement qu'on doit à un père. Que pensez-vous de mon fils, demandait un jour, M. de Buffon à Rivarol ? *Il y a une si grande distance de vous à lui*, répondit-il, *que l'univers entier passerait entre vous deux*. On se rappelle combien Rivarol, quoique jeune, était touché du tableau que lui présentait l'intérieur de M. de Buffon. Cet homme célèbre, assis dans son cabinet, composait sous les yeux de sa femme, les excellens ouvrages qu'il nous a laissés ; et disait à Rivarol : « Lorsque quelque morceau m'em-
» barrasse, qu'il me cause de la peine
» ou de l'impatience, madame de
» Buffon m'encourage au travail, ou
» m'invite

» m'invite au repos pour quelques
» momens : je reprend ensuite la
» plume avec plus de succès, lors-
» que je suis aidé de ses conseils: »
Rivarol ne pouvait voir cette heu-
reuse intelligence, sans songer com-
bien il était éloigné de la trouver
chez lui : la comparaison qu'il en
faisait, lui rendait le travail aussi
pénible qu'il pouvait l'être dans un
intérieur où son repos était conti-
nuellement troublé. Il est donc aisé
de conclure qu'avec des inclinations
aussi heureuses pour le bien, un es-
prit aussi parfaitement dirigé vers le
beau, Rivarol devait être pour le
siècle, dans lequel il a paru, l'homme
par excellence, réunissant dans un
même avantage perfection de cœur
et perfection d'esprit.

Mirabeau connaissait tellement la
supériorité de Rivarol sur lui dans

tous les genres où le goût et le vrai talent exercent leur empire, qu'il lui disait un jour, devant dix académiciens : à en croire ces Messieurs, ma *Monarchie Prussienne* est un bon ouvrage ; mais vous m'avez tellement prouvé le contraire, que, malgré moi, je suis obligé de penser comme vous.

Nous nous rappellons un quatrain de Rivarol, adressé à *Mirabeau*, *qui venait d'écrire contre les agioteurs :* Ces vers peuvent trouver ici leur place.

« Puisse ton Homélie, ô pesant Mirabeau,
« Assommer les fripons qui gâtent nos affaires !
« Un voleur converti doit se faire bourreau,
« Et prêcher sur l'échelle en pendant ses confrères. »

Le *petit Almanach de nos Grands Hommes*, est une des productions de ce genre qui ont le plus fait d'ennemis à son auteur. La médiocrité pour

suivie avec le fouet de l'ironie, ne pardonna point à Rivarol de lui avoir arraché le masque de célébrité dont chaque individu se voyait dépouillé. Une espèce de confédération se ligua contre le nouvel Aristarque. Champcenets, soupçonné d'avoir fait quelques articles dans la nomenclature satyrique, fut également menacé de la colère des offensés. Rivarol disait, pour calmer le marquis versificateur : « Mon ami, nous n'a-» vons attaqué ces grimauds que de » face ; mais ils sont gens à manœu-» vrer à rebours : alors, de battans » que nous sommes, il faudrait né-» cessairement se résoudre à être » battus. »

Il existe une égalité de convenance entre le savant, qui sait s'apprécier, et l'homme né près du trône, qui aime les lettres. Un jour un très-

grand prince entre chez Rivarol, qui, nonchalamment étendu dans son lit, rimait quelques vers. Le poëte, plein de l'idée qu'il caressait, laisse le prince quelque tems dans l'attitude d'un homme qui attend qu'on lui témoigne les égards que sa personne commande. Rivarol, sortant alors de son absorbement lyrique, dit au grand personnage : « Mon-
» seigneur, les Muses sont femmes ;
» j'épiais leurs faveurs, excusez ma
» distraction, je vous ai traité en
» indiscret. »

M. de Maurepas, qui était autant homme d'esprit, que ministre éclairé, ayant entendu parler de M. de Rivarol, désira le connaître : il engagea plusieurs savans, qui vivaient dans son intimité, à lui amener l'auteur du *Discours sur l'Universalité de la Langue Française*. M. de

Rivarol soutint dignement le poids de la réputation qui l'avait dévancé chez le vieux ministre : M. de Maurepas, dans un moment d'enthousiasme, dit : « C'est honteux, qu'un » homme de votre mérite soit ainsi » oublié ; on ne donne plus rien » qu'aux oisifs. » — « Monseigneur, » répliqua Rivarol, de grace ne vous » fâchez pas ; je vais à l'instant me » faire inscrire sur la liste, dans » peu, je serai un personnage. »

La traduction du Dante, réveilla la jalousie et la haine des ennemis de Rivarol : ceux qui était en état de le bien juger par comparaison, trouvèrent qu'il avait ajouté des beautés à l'original, par la chaleur et l'harmonie de son style ; d'autres criaient qu'il n'avait fait que paraphraser le Dante ; qu'il l'avait rendu méconnaissable ; que sa verve nerveuse

avait totalement disparu ; Rivarol, plein d'humeur, va un matin chez l'homme-de-lettres-critique, qui avait fait une analyse très-piquante contre son ouvrage : armé d'un Dante, il veut prouver à l'Aristarque, qu'il a suivi autant que la langue Française le permettait, l'esprit du poëte italien ; mais quelle fut sa surprise, lorsque, poussé à bout ; le folliculaire fut obligé de convenir que sa critique avait été faite d'après une traduction française. Rivarol, sans s'émouvoir, lui dit : « En ce » cas, M. l'Abbé, allez donc à » Sienne ; à votre retour nous repar- » lerons du Dante. »

Les réputations immuables sont celles que sanctionnent les hommes de génie. Lorsque le Pline français, eut lu la traduction du *Dante*, il s'écria, plein de cette admiration

que commande la perfection : « Ceci, » M. de Rivarol, n'est point une » traduction ; *c'est une suite de* » *création.* »

Avoir des principes à soi, et ne les jamais faire plier sous le poids des circonstances qui froissent l'ame, voilà ce qui constitue l'homme à caractère. Rivarol, doté de tous les charmes de l'esprit, n'avait pas été à beaucoup près, aussi bien traité, du côté de la fortune. Le duc d'Orléans, au commencement de 1789, voulait déjà accaparer les hommes dont la plume pouvait avoir une grande influence : il jetta les yeux sur Rivarol, et lui dépêcha le duc de Biron, pour l'engager à publier une brochure sur ce qu'on appellait les dilapidations de la cour. Rivarol parcourut d'un air dédaigneux le canevas qu'on lui présenta. Après un mo-

ment de silence, il dit au plénipotentiaire : « M. le duc, envoyez vo-
» tre laquais chez Mirabeau ; joi-
» gnez-y quelques centaines de louis,
» votre commission est faite. »

La fatuité, la fortune et l'insolence auraient trop d'avantage sur les hommes qui n'ont que des talens, si ceux-ci n'avaient pas le droit, lorsque l'occasion s'en présente, de se souvenir de leur supériorité. Dans un souper chez madame de Polignac, où se trouvait l'élite des gens de la cour, le duc de Guiche, étonné de la considération particulière qu'on témoignait à Rivarol, dit indiscrètement à un de ses voisins : « Si cela dure les
» sallons vont devenir des acadé-
» mies. » Rivarol, justement piqué, lui répliqua : « M. le duc, avant que
« cela arrive, il faudra que les sal-
» lons soient composés de gens di-

» gnes de tenir leur place dans les
» académies : alors, gens de cour
» et gens de lettres seront même
» chose. »

Les sots spéculent sur l'esprit, comme les agioteurs sur les effets publics. Un libraire, qui savait très-bien son métier, mais qui ne savait que cela, se présente un jour chez Rivarol, et lui dit : « Monsieur,
» j'ai vendu, de seconde main, plu-
» sieurs de vos ouvrages, et je m'en
» suis bien trouvé. Si vous voulez
» faire un forfait avec moi, de me
» livrer un volume sur tel sujet que
» vous voudrez tous les mois; sans le
» lire, je vous compterai mille
» livres. — Votre offre me séduirait,
» mon ami, si je n'étais pas si pa-
» resseux; mais un volume par
» mois! vous n'y pensez pas : il
» n'y a qu'un Rétif de la Bretonne

» qui s'en chargerait. — Rétif !
» reprit le libraire, bon ! je ne lui
» donnerais pas 40 francs, de ce
» dont je vous offre 40 louis. »

Il fut un moment où madame de Genlis faisait paraître, tantôt un théâtre à l'usage des enfans, tantôt un ouvrage ascétique, puis des romans; les gens de lettres, bien ou mal accueillis chez la gouvernante des enfans de M. le duc d'Orléans, embouchaient la trompette de la renommée, pour exalter ou pour déprécier cette femme auteur. M. de Rivarol, consulté sur ce qu'il pensait des ouvrages de madame de Genlis, répondit au questionneur: Monsieur, j'ajourne ma réponse jusqu'à ce que madame de Genlis ait fait un ouvrage de femme, ou digne d'un homme : je n'aime que les sexes prononcés.

Madame la duchesse de Coigny, qui se piquait de rassembler chez elle des hommes aimables, avait un jour à dîner Rivarol et l'abbé d'Espagnac. La conversation roula sur M. Necker, qui, à cette époque, avait de nombreux partisans, et presqu'autant d'antagonistes. D'Espagnac dit que le compte rendu du genevois était un trébuchet où la confiance serait prise, sans qu'il en resultât rien pour le bien de l'Etat. Rivarol, pressé de dire son avis, s'exprima ainsi. M. Necker est un charlatan si impudent, que ses promesses finissent par persuader ceux même qui n'y croient pas. Les circonstances ont prouvé, depuis, que Rivarol avait très-bien jugé le seigneur de Copet.

Jamais l'imagination française ne divagua avec plus de véhémence qu'à l'époque de la convocation des no-

tables. Rivarol, en lisant la liste de ces prétendus régénérateurs des finances de l'Etat, s'écria : grand dieu ! que de zéros pour une simple soustraction à faire.

Lorque la haine veut perdre quelqu'un en France, on commence par le calomnier ; étant sûr qu'un tort apparent en amènera bientôt un réel. La reine, soit par inconséquence, soit par desir de se délivrer des chaînes de l'étiquette, prêta peut-être trop à la censure publique. Un libelliste, gagé par ses ennemis, publia une satyre contre elle à Londres ; l'inspecteur de police Desbrugnères fut chargé d'aller acheter l'édition. Les partisans des anciennes mœurs criaient *tollé*. La reine était indignée, les épigrammes pleuvaient de toutes parts contre elle. Rivarol, à cette époque, jouissait des

des bonnes graces d'une très-grande dame qui était attachée à la personne de la reine. Dans un moment de dépit contre la souveraine, elle conjura Rivarol de faire aussi une épigramme, pour la venger, disait-elle, de ses dédains. Rivarol, profondément indigné, lui répondit: Madame, vous ne pouviez plus mal vous adresser ; je ne sais point faire de vers. — Comment ! vous osez me mentir ainsi !... — Madame, c'est précisément pour ne pas mentir, que j'ai renoncé à faire les vers que vous me demandez.

Les parlemens, par l'esprit de corps qui les unissait entre eux, formaient, de la haute magistrature, un faisceau d'égoïsme qui contrariait presque toujours la puissance royale: on en a la preuve dans les discours incendiaires de Déprémesnil, dans

la morgue impudente de l'abbé Sabattier, de Cabre, et dans la cafardise astucieuse du janséniste *Fretteau*. La cause primitive du rejet de l'impôt territorial et du timbre, était l'ouvrage de ces Messieurs. Si j'avais été roi de France, disait Rivarol, je n'aurais pas exilé ces membres du parlement; mais je les aurais fait conduire à *Charenton*, où on les aurait traités comme des esprits aliénés. Il vaut mieux, lorsqu'on est condamné à commander à un grand peuple, commettre une injustice apparente, que de voir briser dans ses mains le sceptre du pouvoir : la faiblesse est pire pour les rois, qu'une tyrannie qui maintient l'ordre général.

Celui, qui a le sentiment de ce qu'il vaut, est toujours à la hauteur des faveurs de la fortune. Rivarol,

connu de beaucoup de gens de la cour, n'était pas pour cela un homme de cour ; il savait trop bien apprécier le morcelé de leur ame, pour être tenté de partager leur servitude. En Les hantant, il ne s'était point laissé contagier du souffle impur de cette morgue puérile, qui ne les rendait jamais si petits que lorsqu'ils étaient montés sur les échasses de l'orgueil : aussi, vivait-il avec eux dans cette réserve que la prudence commande, et que l'usage du monde peut seul indiquer. Rivarol, dans cette latitude d'opinion motivée, ne cherchait, ni n'ambitionnait les places, ni les chaînes quelles traînent à leur suite. Un matin, enseveli dans une de ses méditations profondes que le génie présidait, on lui annonça M. de Malsherbes. L'aspect de ce philosophe, digne de la Rome des Marc-

Aurèle, fixe toute l'attention de l'homme studieux. « Je viens, Mon-
» sieur, dit l'ex-ministre, de la
» part du roi, vous proposer un
» rendez-vous avec Sa Majesté,
» pour ce soir à neuf heures. Le
» roi, plein d'estime pour vos talens,
» a cru, dans les circonstances dif-
» ficiles où l'Etat se trouve, pouvoir
» les réclamer. » — « Monseigneur,
» lui répondit Rivarol, lorsque le
» docteur Tronchin savait que les
» malades, qui venaient le consul-
» ter, s'étaient adressés à d'autres
» médecins, ils ne voulait jamais les
» traiter ; je n'imiterai point l'Escu-
» lape suisse ; le Roi n'a peut-être
» déjà eu que trop de conseils, je
» n'en ai qu'un seul à lui donner. S'il
» veut régner, *il est tems qu'il fasse*
» *le Roi* ; *sans cela plus de Roi.* »
Les circonstances, survenues depuis cette conversation, pourraient faire

regarder cette prédiction de Rivarol comme une prophétie.

Rivarol regardait l'irréligion comme un sacrilège politique aux yeux des hommes, comme à ceux de la Divinité : il reprochait à l'assemblée nationale, l'affectation constante qu'elle a mise de ne jamais prononcer le *nom de Dieu*. O apprentifs en politique, et même en philosophie, s'écriait-il, est-ce que le juge de toutes les consciences, n'est pas le garant de toutes les propriétés ? Et quand Dieu ne serait que la plus belle conception de l'esprit humain, est-ce en faisant votre métaphysique, que vous deviez l'oublier ? *Peu de philosophie*, dit le chancelier Bacon, *écarte de la religion ; beaucoup y ramène.*

Rivarol pensait, que quand une vaste monarchie, prend une certaine

pente, il faudrait d'abord s'arrêter sur les dépenses de toutes sortes, parce qu'en tout il vaut mieux dépendre de soi que des autres, et qu'un roi économe est toujours le maître de ses sujets et l'arbitre de ses voisins : un roi débiteur n'est qu'un esclave, qui n'a ni puissance au-dedans, ni influence au-déhors. Ensuite, lorsqu'on veut empêcher les horreurs d'une révolution, il faut la vouloir et la faire soi-même. Elle était trop nécessaire en France pour ne pas être inévitable. Combien peut-être de gouvernemens en Europe y seront pris, pour n'y avoir pas plus songé que le cabinet de Versailles?

On ne cesse de parler en France, et dans le reste de l'Europe, des causes de la Révolution : on peut les diviser en causes éloignées et en causes prochaines; les unes et les autres

sont trop nombreuses, pour les rappeller toutes. Les démagogues de Paris, et ceux même de toutes les villes de France, ont encore bien des crimes à faire avant d'égaler les sottises de la cour. Tout le règne de Louis XVI peut se réduire, continue Rivarol, à quinze ans de faiblesse et à un jour de force mal employée.

D'abord on doit en partie la Révolution à M. de la Vauguyon et à M. de Maurepas, l'un gouverneur, et l'autre ministre de Louis XVI: le premier forma l'homme, et le second le roi.

On doit presque tout à la liberté de la presse. Les philosophes ont appris au peuple à se moquer des prêtres, et les prêtres n'ont pas fait respecter les rois; source évidente de l'affaiblissement des pouvoirs. L'im-

pression est l'artillerie de la pensée. Il n'est pas permis de parler en public, mais il est permis de tout écrire; et si on ne peut avoir une armée d'auditeurs, on peut avoir une armée de lecteurs.

Un jour viendra, disait Rivarol, où ceux qui ont tout détruit en France, voudront le raconter ; ils voudront, après avoir tourmenté ou massacré leurs contemporains, trômper encore la postérité ; mais l'histoire repoussera leurs mains criminelles ; elle n'écoutera pas la voix mensongère des passions : elle veut être le juge et non le flatteur des hommes ; et comme la loi, elle les approuve sans amour, et les condamne sans courroux.

L'oubli de la morale, ce mépris affecté de certains philosophes fran-

çais pour tout espèce de culte dominant, est la souree des maux dont le germe s'est développé dans le sein de nos discordes civiles, et que nous avons ensuite inoculé à l'Europe entière.

Rivarol ajoutait encore au sujet de ces novateurs : « Ils ont un modèle
» idéal dans la tête, qu'ils veulent
» toujours mettre à la place du
» monde qui existe; ils prouvent que
» les prêtres sont les plus grands
» fléaux de la terre, et quand ils
» sont les maîtres, ils font d'abord
» révolter les peuples contre la re-
» ligion et ensuite contre l'autorité.
» Mais bientôt ils verront avec dou-
» leur, qu'il faudrait qu'il existât
» un monde de philosophes, pour
» briser ainsi tout espèce de joug : ils
» verront, qu'en déliant les hom-
» mes, on les déchaîne; qu'on ne

» ne peut leur donner un arme dé-
» fensive, qu'elle ne devienne bien-
» tôt offensive; et ils pleureront sur
» le malheur de l'espèce humaine,
» qui ne permet pas à ceux qui la
» gouvernent, de songer à la per-
» fection. Alors, de philosophes
» qu'ils étaient, ils deviendront po-
» litiques; ils verront qu'en législa-
» lation comme en morale, le bien
» est toujours le mieux; que les hom-
» mes s'attroupent, parce qu'ils ont
» des passions; qu'il ne faut les trai-
» ter, ni comme des montons, ni
» comme des lions, mais comme s'ils
» étaient l'un et l'autre; qu'il faut
» que leur faiblesse les rassemble,
» et que leur force les protège. Le
» despote, qui ne voit que de vils
» moutons, et le philosophe qui ne
» voit que des lions indomptés, sont
» également insensés et coupables. «

Il faut pourtant observer que les livres des philosophes n'ont point fait de mal par eux-mêmes, puisque le peuple ne les lit point, et ne les entendrait pas ; mais il n'est pas moins vrai qu'ils ont nui par tous les livres qu'ils ont fait faire et que le peuple a fort bien saisis. Autrefois un livre qui ne passait pas l'antichambre, n'était pas fort dangereux ; et aujourd'hui, il n'y a que ceux en effet, qui ne quittent pas les antichambres, qui sont véritablement redoutables. En quoi il faut louer les philosophes qui écrivaient avec élévation, pour corriger les gouvernemens, pour soulager les peuples, et non pour les soulever ; mais les gouvernemens ont méprisé la voix des grands écrivains, et ont donné le tems aux petits esprits de commenter les ouvrages du génie, et de les mettre à la portée de la populace.

Rivarol tonne avec plus ou moins de force contre cette égalité chimérique, que des têtes exaltées voulaient établir dans la plus belle contrée de l'Europe civilisée : en berçant le peuple des rêves de l'Age d'Or, ils rivaient sans qu'il s'en doutassent, la chaîne de ses besoins à venir. Rivarol prouve que l'*égalité absolue* parmi les hommes, est *le mystère des philosophes*. Du moins, l'église édifiait sans cesse, mais les maximes des novateurs ne tendaient qu'à détruire ; elles ont ruiné les riches sans enrichir les pauvres : et au lieu de l'égalité des biens, nous n'aurions encore que l'égalité des misères et des maux, sans l'heureuse révolution du 18 Brumaire, dont *Rivarol* n'a pas été le témoin.

J'entends bien ce que c'est que la philosophie d'un particulier, ce que c'est

c'est qu'un homme dégagé des mœurs du peuple, et même des passions, un philosophe, un cosmopolite, pour qui toutes les nations ne font qu'une seule et même famille. Qu'est-ce que la philosophie d'un peuple? Qu'est-ce que cette philantropie, cette liberté générale du commerce; cette charité qui consiste à renoncer à tous les avantages que les autres n'auraient pas? Que serait-ce qu'un peuple sans passions, qui ouvrirait tous ses ports, détruirait ses douanes, partagerait sans cesse ses trésors et ses terres à tous les hommes qui se présenteraient sans fortune et sans talens? Un homme n'est philosophe que parce qu'il n'est pas peuple: donc *un peuple de philosophes ne serait pas peuple*, ce qui est absurde. La vraie philosophie des peuples, c'est la politique, et tandis que la philosophie prêche aux individus la retraite, le mépris

des richesses et des honneurs, la politique crie aux nations de s'enrichir aux dépens de leurs voisins, de couvrir les mers de leurs vaisseaux, et d'obtenir par leur industrie et leur activité, la préférence dans tous les marchés de l'univers : car deux nations sont entr'elles en état de pure nature, comme deux sauvages qui se disputent la même proie.

D'ailleurs, il ne faut pas s'y tromper, le patriotisme est l'hypocrisie de notre siècle; c'est l'ambition et la fureur de dominer, qui se déguisent sous des noms populaires. Les places étaient prises dans l'ordre social; il a donc fallu tout détruire pour s'y faire jour : on a renversé les fontaines publiques, sous prétextes qu'elles accaparaient les eaux, et les eaux se sont perdues.

Nos philosophes répondent que les pauvres, qui dorénavant prendront tout, ne demanderont plus rien; mais où trouveront-ils de quoi prendre, à moins d'un massacre général de tous les propriétaires ? Et alors en poussant un tel système, il faudra donc que de génération en génération, les pauvres massacrent toujours les riches ; tant qu'il y aura de la variété dans les possessions ; tant qu'un homme cultivera son champ mieux qu'un autre ; tant que l'industrie l'emportera sur la paresse ; enfin, jusqu'à ce que la terre inculte et dépeuplée n'offre plus aux regards satisfaits de la philosophie, que la vaste égalité des déserts et l'affreuse monotonie des tombeaux.

Rivarol, après avoir peint les maux que la philosophie a enfantés, détermine avec autant de sagacité que

de profondeur, ce mot de *Souverain* qu'on a donné au peuple, qui ne le desirait ni ne le demandait. Dans toute nation il y a le Souverain, l'état et le gouvernement. Le souverain est la source de tous les pouvoirs, le gouvernement est la force qui les exerce, et l'état est le sujet. Si la nation se gouverne elle-même, elle est à la fois l'état et le souverain; le gouvernement, qui s'appelle alors démocratie, se cache et disparaît, comme un ressort intime et secret, entre le souverain et l'état; n'étant à personne en particulier, il n'est visible que dans les actes qu'il fait, et le peuple est tout ensemble maître et sujet; c'est ainsi que chaque individu se gouverne démocratiquement; nous nous commandons à nous-mêmes et nous nous obéissons. Ainsi, plus un peuple est simple, plus il ressemble à un seul homme,

et mieux la démocratie lui convient. *S'il existait*, dit Rousseau, *un peuple de Dieux, il se conduirait démocratiquement*. Mais où trouver un tel peuple assez simple dans ses mœurs, ou assez peu nombreux, pour se gouverner constamment lui-même? De quelque côté qu'une nation se tourne, il faut qu'elle se fie à quelqu'un : or, dès qu'un peuple a pris des guides ou des chefs; quelque nom qu'on lui donne, c'est toujours une aristocratie. Dès que le gouvernement se sépare du souverain et de l'état, pour former un corps à part; dès qu'il est visible, il est aristocratique. Mais on est convenu pourtant d'appeller démocratique les états où le peuple se rassemble souvent pour nommer ses magistrats. Dans un tel état la force du souverain est à son *maximum*, et celle du gouvernement est, au coutraire, à son *minimum*.

Rivarol, en analysant les causes qui ont amené la Révolution française, les trouve toutes dans le gouvernement même. Ce ne sont ni les lettres-de-cachet, ni tous les autres abus de l'autorité, ce ne sont point les vexations des intendans et les longueurs ruineuses de la justice qui ont le plus irrité la nation : c'est le préjugé de la noblesse, pour lequel elle a manifesté plus de haine ; ce qui le prouve évidemment, c'est que ce sont les bourgeois, les gens de lettres, les gens de finances, et enfin tous ceux qui jalousaient la noblesse, qui ont soulevé contre elle le petit peuple dans les villes, et les paysans dans les campagnes. *C'est une terrible chose que la qualité*, disait Pascal, *elle donne à un enfant qui vient de naître, une considération que n'obtiendroient pas cinquante ans de travaux et de vertus.* Il est singu-

lier, en effet, que la patrie s'accorde à dire à un enfant qui a des parchemins : « Tu seras un jour, prélat, » maréchal de France, ou ambassa-» deur, à ton choix, » et qu'elle n'ait rien dit à ses autres enfans. Les gens d'esprit et les gens riches trouvaient donc la noblesse insupportable, et la plupart la trouvaient si insupportable, qu'ils finissaient par l'acheter : mais alors commençait pour eux un nouveau genre de supplice : ils étaient des annoblis, des gens nobles, mais ils n'étaient pas gentilshommes : car les rois de France, en vendant la noblesse, n'ont pas songé à vendre aussi le tems qui manque toujours aux parvenus. Quand l'empereur de la Chine fait un noble, il le fait aussi gentil-homme, parce qu'il annoblit le père, l'aïeul, le bisaïeul, au fond de leurs tombeaux, et qu'il ne s'arrête qu'au degré qu'il

veut. Cet empereur vous donne, ou vous vend à la fois, le passé, le présent et l'avenir, au lieu que les rois de notre Europe ne nous vendent que le présent et le futur; en quoi ils se montrent moins conséquens et moins magnifiques que le monarque Chinois. Les rois de France guérissaient leurs sujets de la rôture, à-peu-près comme des écrouelles, à condition qu'il en resterait des traces.

La noblesse était aux yeux du peuple une espèce de religion, dont les gentils-hommes étaient les prêtres; et parmi les bourgeois, il y a bien plus d'impies que d'incrédules.

Nos académies, moins conséquentes que les chapitres nobles, où l'esprit et le talent n'ont jamais fait entrer personne, ont voulu se décorer de gentils-hommes, et ont

ouvert leurs portes à la naissance. Nos philosophes même ont passé leur vie à classer dans leur tête les différentes généalogies de l'Europe, et à se dire entr'eux : *un tel est bon, un tel ne l'est pas ; ce sot et ce fripon sont des gens comme il faut ; un tel est du bois dont on fait les évêques et les maréchaux de France ;* et ils ont ainsi accrédité un tas de phrases préventieuses, qui, passant de bouche en bouche, ont vicié les meilleurs jugemens, et formé ce qu'on appelle le préjugé de la noblesse.

César disait à l'assemblée la plus démocratique qui ait existé sur la terre : « Je descends d'Ancus-Martius, » par les hommes, et de Vénus » par les femmes ; si bien qu'on » trouve dans ma maison la majesté » des dieux et la sainteté des rois. »

Il le disait, et on ne l'en aimait pas moins ; car les Romains étaient plus jaloux des emplois de la république, que des généalogies des particuliers : ceux, qui aujourd'hui occupent, dans le nouvel ordre de choses établi en France, de grandes places, deviendront des nobles ; et ceux qui n'y parviendront que les derniers, seront toujours traités d'*hommes nouveaux*. Ce mal est incurable dans notre Europe, et il serait encore plus aisé à nos philosophes de nous en consoler, que de nous en guérir.

Rivarol, après avoir lutté longtems contre ceux qui ont vieilli la France de dix siècles, sans la rendre plus virile dans ses mœurs, ni plus sage dans ses goûts, craignant peut-être aussi d'être dévoué à une mort certaine, se décida à quitter sa patrie. La veille de son départ il disait

à Manette ; ma chère, si vous voulez être *souveraine*, restez à Paris ; si, au contraire, vous voulez être toujours *Manette*, il faut me suivre. *Manette* y consentit, courut le monde, vit des princes par la grace de dieu, soupirer pour ses charmes ; fut sage, quoique jolie ; écouta les vers et la prose de Rivarol, fit les honneurs de plus d'un grand souper, fut aimée par-tout, partagea les chances de sa bonne et mauvaise fortune. Enfin, *Manette* fut pour lui une providence de soins délicats.

Quelque tems avant sa mort il disait à un de ses amis : « Aujourd'hui, en répudiant tout souvenir du passé, je n'ai sauvé du naufrage que mon indiscrète sensibilité et ma bonne paresse. Condamné à vivre en Allemagne, j'y ai toujours l'ame d'un Français ; l'in-

justice de quelques hommes ne me détachera jamais de ma patrie. Lorsque le tonnerre gronde, il doit être permis de chercher un abri ; c'est ce que j'ai fait. Si l'horison politique change, je reverrai Paris : si la mort, au contraire, me surprend avant, elle nivellera les regrets de mes amis, et la haine de mes persécuteurs. »

Rivarol, par sa tournure élégante, par sa trempe d'esprit, s'était accoutumé à trouver beaucoup de *bonnes cruelles*. Papillon volage dans le monde, il rentrait toujours chez lui avec l'intention de n'aimer que Manette. Dans un instant de verve, il lui adressa, sur son aimable ignorance, ces vers, où la grace et la facilité le disputent à l'esprit :

« Vous dont l'innocence repose
» Sur les plus aimables pivots ;

» Pour

» Pour qui tout livre est lettre close,
» Eh qui de tous les miens ne lirez pas deux mots;
» qui, loin de distinguer les vers d'avec la prose,
» Ne vous informez pas si les biens ou les maux
» Ont l'encre et le papier pour cause;
» S'il est d'autres lauriers, ou bien d'autres pavots,
» Que ceux qu'un jardinier arrose,
» Et qui ne connaissez de plumes qu'aux oiseaux;
» Vous qui m'offrez souvent l'aide de vos ciseaux,
» Dans les difficultés quê l'étude m'o ppse',
» Ou quelques bouts de fil pour coudre mes propos;
» Ah! conservez-moi bien tous ces jolis zéros
» Dont votre tête se compose.
» Si jamais quelqu'un vous instruit,
» Tout mon bonheur sera détruit,
» Sans que vons y gagniez grand'chose.
» Ayez toujours pour moi du goût comme un bon
» fruit,
» Et de l'esprit comme une rose. »

C'est dans l'intimité de la confiance, et dans cet abandon qui la provoque, qu'on peut apprécier le jugement impartial de l'observateur philosophe.

Dans un cercle d'hommes instruits, on parlait des princes qui, dans

ce moment, occupent les trônes de l'Europe. La vérité fut mise en sentinelle à la porte, c'est-à-dire, que l'adulation y fut consignée. Rois, empereurs, souverains, à grands ou petits états, tous y furent jugés, et jugés sans esprit de parti. Rivarol laissa parler les plus pressés sur l'importance de rétablir la balance générale, sur l'influence politique de la France, sur le concordat nécessaire pour coaliser les rois entr'eux. Il approuva ou improuva beaucoup de choses, et termina la clôture de la séance par ces mots remarquables. « D'après la dis-
» position où sont les esprits partout,
» si j'étais appelé à donner un con-
» seil à ceux qui sont sur le trône,
» je leur dirais : apprenez bien vîte
» à régner, ou craignez le sort de
» Denys de Syracuse. »

La tourbe de ces hommes illettrés qui s'intitulent hommes de lettres, ou artistes, faisait dire à Rivarol : « la France est devenue bien érudite depuis que je l'ai quittée : on comptait à peine, de mon tems, dix noms citables à Paris ; à présent, par un miracle inouï, on trouve à heure fixe, des centaines de savans qui jouissent des droits de l'immortalité, et la decernent à qui bon leur semble. Un pareil aréopage est la honte de notre siècle. On y voit un M. M***, à côté de C***, N*** et C*** : ces noms, beaucoup trop connus, ne rappelleront pas, sans doute, la bonhommie de l'abbé de Saint-Pierre ; mais ces savans sont trop philosophes pour n'être pas au-dessus et au-dessous de l'opinion publique. On est tout ou rien en France, lorsqu'on est de ce corps d'élite. »

Au moment où les satyres du jeune Despaze parurent à Berlin, le nom de l'auteur n'était encore connu que par un éloge des *cinq hommes*, dont l'oubli et la haine publique avaient fait justice. Les satyres furent lues parce qu'elles étaient vibrantes de déclamations, et que tout ce qui fouette les passions, trouve toujours des lecteurs.

Rivarol fut condamné à lire ces satyres chez une grande princesse qui s'était engouée pour *l'Aristarque Bordelais*. On demanda à Rivarol ce qu'il pensait de cette production. « Ce que j'en pense répondit-il : c'est du patois révolutionnaire, traduit en français par un gascon. »

Quelques amis de Rivarol, qui avaient acquis le droit de lui parler avec franchise, puisqu'il les con-

sultait avec l'abandon de la confiance; lui dirent qu'il était accusé d'avoir, plus d'une fois, déshabillé *Montesquieu*, *Mably*, et quelques autres penseurs, pour leur donner ses couleurs. Rivarol, piqué d'un reproche qu'il ne sentait pas mériter, répliqua: *Je me suis servi des modernes, comme un orfèvre se sert de ses poids pour peser de l'or.*

S'il faut en croire quelques envieux, qui ne veulent pas reconnaître la perfectibilité de l'esprit, parce qu'ils ne peuvent y atteindre, et qui cherchent des vices dans le cœur de ceux qu'ils ne peuvent entamer du côté des facultés intellectuelles, bien assurés pourtant d'avance de ne pas trouver ces vices; s'il faut en croire, disons-nous, ce genre d'envieux, Rivarol prisait peu l'amitié : l'admiration ou la crainte

étaient les seules sensations qui maîtrisaient son ame. Pour mettre l'exemple à côté de leur dire ; ils prétendent que l'abbé de Lille, après son raccommodement, à Hambourg, avec Rivarol, lui disant de ces choses aimables qui lui étaient naturelles, termina par ce vers :

« Je t'aime, je l'avoue, et je ne te crains pas ».

Un Hollandais, ajoutent-ils, présent à cette conversation, s'écria : *Pour moi, je retourne le vers.* Rivarol rit aux éclats de cette réponse naïve.

Rivarol était intimement persuadé que les femmes qui écrivent sont, en général, étrangères à leur sexe; qu'elles perdent en amabilité, ce qu'elles gagnent en érudition : «leur

savoir, disait-il, se ressent toujours de la délicatesse de leurs organes; plus elles font d'efforts pour le dissimuler, plus la nature triomphe de l'art. Il ajoutait encore : Je ne connais guère, en Europe, que madame de Stael qui puisse tromper sur son sexe. »

L'esprit est toujours un don de la nature; l'instruction est le fruit de l'application; la grace est la coquetterie de la civilisation : mais un cœur sensible, seul, est le principe et tout à la fois le résultat direct des qualités les plus dignes d'admiration, et qu'on ne saurait trop apprécier. Rivarol, en apprenant que la femme-de-chambre de sa femme avait obtenu le prix des vertus domestiques, et que l'académie française le lui avait décerné, courut au-devant de cette femme,

et lui dit : « j'aurais dû deviner votre ame ; j'expierai cette faute en vous traitant désormais avec tout le respect et la tendresse d'un fils. » Ajoutons un mot en l'honneur de Rivarol: fidèle à ses promesses, absent de sa patrie, il a constamment veillé et pourvu à la subsistance de celle qu'il n'a cesser d'appeler *sa seconde mère*. Ce trait nous paraît au-dessus de tous ses ouvrages.

L'habitude de vivre dans le grand monde, la prépondérance qu'un tact supérieur y donne, faisaient que Rivarol trouvait peu de personnes qui fussent dans le cas de rivaliser avec lui. L'homme de la veille n'était jamais l'homme du lendemain : le cercle de ses connaissances, s'aggrandissait en raison de l'idée qu'il avait de ceux qui l'écoutaient. Un jour, au sortir d'un dîner chez ma-

dame la marquise de *Saint-Chamond*, femme aussi recommandable par son amabilité, que par ses talens, une discussion s'éleva entre cette Dame et Rivarol au sujet de la préférence qu'elle donnait à Corneille sur Racine. Rivarol soutint avec l'enthousiasme et la vivacité d'un sectaire des anciens, la prépondérance démontrée de Racine sur Corneille. La marquise défendit le prince des poëtes contre le peintre du cœur, avec les armes de l'éloquence la plus persuasive. Rivarol presque vaincu, mais toujours inflexible dans son opinion, s'écria : « Madame, cent ans plutôt, la Sorbonne vous eût fait
» brûler : vous ressuscitez l'ascen-
» dant des enchanteurs : en m'eni-
» vrant d'admiration, certes, c'est
» trop exiger que je vous sacrifie celle
» que j'ai pour l'auteur d'Athalie. On
» peut, Madame, en vous écoutant,

» chanceler dans sa conviction, par-
» ce que l'esprit est vraiment une
» puissance : mais ce serait abuser
» des droits de la suzeraineté, que
» de vouloir toujours l'exercer. Vous
» venez de parler comme Minerve ;
» permettez-moi actuellement, Ma-
» dame, de penser sur Racine,
» comme *Rodrigue* sur l'honneur. »

Un émigré d'un très-grand nom, voyant la considération dont jouissait Rivarol à la cour de Prusse, lui demanda pourquoi il n'avait pas engagé son frère à venir le joindre. Rivarol répondit au Français indiscret : « Monsieur, c'est que j'ai laissé
« derrière moi un patron, pour
» tâcher de me faire sortir de l'enfer.»
Le questionneur jugea que le chapitre des regrets était pour Rivarol au grand ordre du jour.

La galanterie française varie dans dans ses formes, mais elle est toujours l'essence d'une délicatesse épurée : Rivarol, non-seulement se piquait d'être Français dans ce genre ; il poussait même cette prétention chevaleresque jusqu'à la perfectibilité.

Questionné par une des plus grandes dames de Berlin, si les Françaises étaient réellement plus jolies que les Prussiennes, Rivarol répondit à la princesse : « Madame, à Paris on ne » juge guères de la beauté que par » ses yeux ; ici, au contraire, c'est » le cœur qui fixe les yeux. »

Le désespoir des intriguans ambitieux, c'est d'être condamnés à l'inaction : *Dumourier*, après avoir étonné l'Europe par ses victoires, a fini par être obligé de se confiner dans

un village près d'Hambourg. C'est de là qu'il a publié tous ses rêves politiques, qui, sans aucune utilité pour les cabinets des souvérains, n'en remplissaient pas moins le but de faire parler de lui. La baronne d'Angel, sœur de Rivarol, qui avait joui de la gloire de Dumourier, à également voulu partager sa mauvaise fortune. Elle écrivait souvent à son frère : « Tirez donc Dumourier de » son tombeau; parce qu'il a fait, « on doit juger de ce qu'il fera en» core. » Rivarol, lassé apparemment d'être importuné pour une chose qui était peut-être au-dessus du crédit dont il jouissait près d'une grande puissance du Nord, répondit à sa sœur : « Si les prières fléchissent le » courroux du Ciel; c'est à ceux qui » ont la foi de prier : pour moi, ma » chère, qui n'ai précisement que » celle qu'il me faut, je suis très-

» loin

» loin d'aspirer à faire un miracle :
» l'opinion a tüé Dumourier, lors-
» qu'il a quitté la France. Dites-lui
» donc en ami de faire le mort ;
» c'est le seul rôle qu'il lui con-
» vienne de jouer : plus il écrira
» qu'il vit, plus on s'obstinera à le
» croire mort. »

Une miledi à Londres, montrait à Rivarol avec complaisance des bijoux précieux, qu'il reconnut avoir fait partie du mobilier de Versailles. Tout en admirant la perfection, il ne put s'empêcher de lui dire, Mada-
« me, je suis bien fâché pour vous,
» que vous ne possédiez cela que
» *de seconde origine.....* »

Rivarol, toujours puriste, toujours grammairien, n'était sensible aux victoires, que lorsqu'elles était retracées avec un style clair, précis et

pompeux. Nous rapportons, d'après un littérateur estimable, que depuis quatre à cinq ans, Rivarol avait entiérement tourné ses idées du côté de la langue et de la grammaire, et cette manie avait des symptômes bizarres. Toutes ses conversations roulaient là-dessus : on l'en détournait difficilement, et tout l'y ramenait. S'agissait-il des exploits des Français? C'étaient les rapports de leurs généraux qui l'occupaient : pour peu qu'il y trouvât des fautes de langage, ces généraux n'étaient plus des héros pour lui. Il était content, quand il pouvait découvrir des fautes dans nos plus grands écrivains et nos plus grands poëtes : c'était une jouissance pour lui. Il y avait peu de ces grands auteurs dont il parlât avec un respect soutenu. Racine est le seul dont je lui ai entendu parler avec admiration. Rien n'était plus intéressant,

que de l'entendre lire quelques scènes de ses belles pièces, et en détailler les beautés.

« Me voir en Prusse, (écrivait
» Rivarol à un de ses amis), est
» une des choses qui m'étonnent
» le plus. Je m'étais bien proposé de
» faire une fois dans ma vie un
» pélérinage au temple de *Mars* :
» mais certes je ne prévoyais pas
» que les circonstances rendraient
» mon bénéfice sujet à résidence.
» Quoique tout ait ici l'aspect mili-
» taire de Sparte, les Muses y ont
» aussi leur sanctuaire. Certaines soi-
» rées de Rheinsberg valent sûre-
» ment mieux que celles des nou-
» veaux riches de Paris. Ici, le maî-
» tre, sans oublier les devoirs que
» son rang lui impose, sait se faire
» aimer, sans cesser d'être respecté.

» Quiconque à des talens réels, trou-
» ve en lui un protecteur ; qui est
» malheureux, est sûr d'être pré-
» venu. Si la tactique militaire y a le
» pas sur les philosophes, c'est qu'on
» prise plus les hommes qui font
» métier de tuer et de se faire tuer,
» que ceux qui ne participent point
» aux chances de la guerre; *le Grand*
» *Frédéric*, a tellement accoutumé
» l'élite de sa nation à vivre pour
» mourir, et à mourir pour vivre,
» qu'il en résulte, qu'on ne voit
» presque point de gens qui ambi-
» tionnent d'autre gloire que celle
» des armes. Lorsque la puissance est
» toute militaire, il faut naturelle-
» ment que l'esprit belliqueux de-
» vienne l'esprit national. La même
» impulsion a gagné votre France.
» Si vous ne devenez pas le peuple
» le plus heureux du monde, du
» moins, vous occuperez de longues

» et belles pages dans les fastes de
» l'histoire etc. etc. »

Rien ne peut mieux faire connaître ce que Rivarol pensait de Hambourg, de l'esprit, des mœurs, du caractère des Hambourgeois, que ce qu'il écrivait, de cette ville, à M. Dalville.

« Mon séjour à *Hambourg* m'a prouvé que l'on peut y demeurer long-tems sans être tenté d'y acquérir le droit de bourgeoisie : nos usages sont si différens de ceux des gens du Nord, qu'il faut que la chaîne de la nécessité fasse supporter ceux-ci, pour qu'on puisse s'y accoutumer. Tout est ici commerçant ou spéculateur. L'homme qui a le plus de ce qu'on appelle *des marcs*, est l'homme par excellence. Avec des êtres de cette trempe, vous ima-

ginez-bien que le titre d'homme de lettres est auprès d'eux la plus légère recommandation. On ne sait même presque pas ce que cette dénomination impose à celui qui ose la prendre. Les sociétés se ressentent de l'esprit mercantile qui est la base de l'industrie locale. Quelques maisons de négocians méritent cependant une exception particulière; mais leur lourde politesse tue le goût français. Quant aux femmes, ce sont des espèces de momies *imparlantes*, dont la robuste enveloppe interdit jusqu'aux desirs. Le spectacle est détestable, quoiqu'il coûte beaucoup d'argent. Les libraires meurent de faim; mais en revanche les marchands de vin sont des millionnaires. Je mange quelquefois chez un émigré *titré* qui s'est fait restaurateur : cet artiste cuisinier me châtie toutes les fois que je suis forcé de dîner chez

lui. Jamais *Mignot* n'eut un rival plus digne de le faire revivre. Si Hambourg ne roulait pas perpétuellement sur un cercle d'étrangers qui se renouvellent, il faudrait ou périr de consomption, ou se faire Hambourgeois pour en finir. Ne pouvant voir ce qu'on appelle le monde, il faut bien s'imposer la loi d'une occupation qui remplace le vuide de la société. Ma paresse a beau me faire valoir ses anciens priviléges, je la traite comme une vieille connaissance; je travaille *le plus que je peux*, mais jamais autant que je voudrais. Une Tarentule, qu'on nomme *Fauch*, aussi avide d'une page de texte, qu'un chien de chasse l'est de la curée, est continuellement à ma piste. Mon ami, il faut faire son sillon d'angoisse dans ce bas monde, pour avoir des droits dans l'autre. J'ai, je pense,

assez bien rempli le mien. Vivez heureux ; jouissez des charmes du beau climat que je regrette ; n'ambitionnez point de quitter les rives de la Seine , à moins que vous n'ayez avec vous *une Manette* et un bon estomac.

» Adieu , mes souvenirs me font vivre avec vous ; mais mon cœur et mes yeux ne cessent de me dire que vous me manquez. »

La muse de Rivarol s'égayait aussi quelquefois sur le même sujet , mais avec des variantes qui achèvent le tableau. On peut en juger par cet *extrait d'une lettre à madame de* ***, *à Hambourg*.

« Songez que vous devez passer
» l'hiver ici , au 54e degré de latitude:
» vos poumons pourraient bien avoir

» à souffrir de ce froid rigoureux,

« Qui va jusqu'à fendre les pierres.
» Ainsi quand vos beaux yeux à travers vos carreaux,
» Verront en clignotant sous leurs noires paupières,
» Vos humbles toîts et vos goutières
» Se charger de brillans cristaux;
» Quand les belles d'Hambourg, au fonds de leurs
» traîneaux,
» Auront placé leurs gros derrières,
» Et qu'elles y seront moins fières
» De leurs amans transis, que de leurs grands chevaux;
» Quand vous lirez dans les journaux,
» Que les Nayades prisonnières,
» Dans leur lit immobile ont suspendu leurs eaux,
» Et que des chars tremblans ont tracé des ornières
» Où voguaient d'agiles vaisseaux;
» Lorsqu'un des Envoyés des trois sœurs filandières »
» Le catarre viendra livrer ses durs assauts
» Au lourd habitant des bruyères,
» Que l'Elbe arrose de ses flots :
» Alors gardez le coin de vos brûlans fourneaux,
» N'allez pas imiter les modes meurtrières,
» Des épais descendans des Teutons et des Goths,
» Qui des deux Océans gardent mal les barrières;
» Gens qui feraient fort à propos,
» S'ils nous empruntaient nos manières,
» Et s'ils nous prêtaient leurs lingots
» Mais dont les humides cerveaux,
» Nés pour les fluxions et non pour les bons mots,

» Ont la pésanteur des métaux
» Qu'ont entassés leurs mains grossières;
» Gens qui trafiquent de nos maux ;
» Fripons toujours anciens, fripons toujours nou-
» veaux,
» Nous volant tout, hors nos lumières ;
» Qui se croyant subtils, quand ils ne sont que faux,
» Veulent marcher sous deux bannières,
» Et suivant du calcul les timides lisières,
» Craignent à-la-fois les panneaux
» Des Anglais, leurs dignes rivaux,
» Et les sanglantes étrivières
» Que Paris doit à leurs travaux.
» Si la mort confondant leurs ames financières,
» Les fait passer, enfin, de leurs poudreux bureaux
» Dans ses étroits et noirs caveaux,
» On les voit surchargeant leurs volontés dernières
» Des inutiles frais d'un éternel repos,
» Marcher pompeusement devers leurs cimetières,
» A la lueur de cent flambeaux,
» Et descendre à pas lents dans ces tristes carrières,
» En uniforme de corbeaux,
» Escortés de porte-manteaux
» Dont ils ont acheté les pleurs et les prières,
» Et les crêpes pendans et les vastes chapeaux.
» Malheureux qui sont assez sots
» Pour ne décorer que leurs bières,
» Et qui sont mieux dans leurs tombeaux
» Qu'ils n'ont été dans leurs tannières !

» comme vous n'avez ni leur mauvais
» goût, ni leurs robustes fibres, et
» que vous n'êtes pas femme à vous
» consoler de la mort, en songeant
» que votre enterrement pourrait
» nous ruiner, vous laisserez-là et
» leurs courses à charriots décou-
» verts, et leurs repas et leurs vi-
» sites; etc. »

Tout en semant de tems à autre quelques traits satyriques, Rivarol n'en manifestait pas moins dans l'occasion les excellentes qualités de son ame. Lorsqu'on porte soi-même le joug de la médiocrité de la fortune, c'est alors qu'il est véritablement magnanime de se montrer généreux.

Le comte et la comtesse de T..., obligés de quitter la France dans des tems orageux, après avoir long-tems erré en Allemagne, arrivèrent enfin

à Hambourg, ne sachant où porter leurs pas dans cette ville où le nom d'émigré et celui de proscrit étaient synonimes. Le désespoir était au comble pour ces deux infortunés, lorsque, par un hasard heureux, le comte de T...., rencontre près de l'hôtel du ministre d'Espagne, Rivarol, dans un moment où il se disposait à monter en voiture, pour aller passer quelques jours à la campagne. Rivarol, au premier coup-d'œil, lit dans les yeux de son ancien ami tout ce qu'il avait à lui apprendre : il en prévient les douloureux détails par une amabilité pleine de grace ; son cœur, cette fois, avait devancé son esprit. Cette voiture est à vos ordres, lui dit-il, allons chez vous, et de là chez moi ; vous y resterez jusqu'à ce que vous trouviez mieux. Le comte et la comtesse de T...., pénétrés

nétrés des soins délicats de leur libérateur, exaltaient par-tout la noblesse de ses procédés. Rivarol disait encore au bout de six mois de leur résidence chez lui, à ceux qui lui en parlaient : dans d'autres tems ces braves gens-là m'ont comblé. « La » roue a tourné pour eux ; ils en sont » moins étonnés sûrement, que de » voir un poëte qui leur donne à » dîner. »

Dans différentes occasions, Rivarol eut pour ses compatriotes la même sollicitude : ses sarcasmes n'étaient réservés que pour les égoïstes heureux.

Il était toujours peintre ou observateur éclairé, quelque part qu'il fut. Il écrivait au marquis Détilly pendant sa résidence à Berlin : « Tout » comme vous, mon cher marquis,

» je pensais que la *Révocation de*
» *l'Edit de Nantes*, avait trans-
» planté nos arts utiles en Allema-
» gne, et qu'ils pouvaient se pas-
» ser d'entretenir avec la France des
» relations de première nécessité;
» j'avoue que j'ai été dupe de ma
» crédulité, et chaque jour me prou-
» ve davantage combien on est loin
» de la perfectibilité qu'ont acquise
» à juste titre, les manufactures de
» Sedan, de Louvier et d'Elbeuf.
» Les matières premières leur par-
» viennent bien, mais le goût et le
» talent des fabricateurs ne franchit
» pas la distance qui les sépare de
» leurs modèles.

» La porcelaine qu'on fabrique à
» Berlin, ne peut être comparée, ni
» à celle de Sève, ni à celle du duc
» *d'Angoulême*, la noblesse élégante
» des formes antiques est encore

» au berceau; on en est à mille lieues
» de distance pour le brillant du co-
» loris. C'est au célèbre comte de
» Lauragais, qu'on doit en France
» la suprématie que nous avons en-
» levé à la *Chine* et au *Japon*; c'est
» lui qui a créé cette branche de
» commerce immense, et en cela il
» a justifié l'emploi des sommes
» énormes qu'il a dépensé dans son
» laboratoire de chymie. J'ignore si
» cet homme extraordinaire à sur-
» vécu aux jours convulsifs de la ré-
» volution, mais ce qui n'est pas sus-
» ceptible de doute, c'est que son
» nom sera immortel dans les fastes
» des arts.

» L'architecture est en général ici
» lourde, en voulant calquer les pa-
» lais italiens, on a imité sans goût
» des originaux, qui ont décélé le
» larcin des copistes. Le ciseau aé-

» rien des artistes romains, y est in-
» visible. On rencontre pourtant
» quelques belles statues, achetées
» au poid de l'or, et quelques ta-
» bleaux des grands maîtres des pre-
» mières écoles; mais ses collections
» disparates sont sans clasification;
» nulle méthode n'a présidé à leur
» donner une valeur instructive.

» Les jardins royaux se ressentent
» de la main qui les a tracés; le cli-
» mat a pourtant été quelquefois
» vaincu par l'art, mais l'art à son
» tour a aussi été vaincu par la ri-
» gueur du climat.

» La cour est toute militaire, les
» grades seuls nuancent les rangs.
» Le peuple ne sait qu'obéir, payer
» et craindre. Les lois sont sévères,
» mais justes, personne n'ose les
» braver. Frédéric envoya au *Spen-*

» *do*, son chancellier, pour un acte
» arbitraire. La diplomatie prussien-
» ne a le génie du monarque qui l'a
» créée, son ombre veille encore
» sur son ouvrage, et cette surveil-
» lance le fait respecter.

» Les ministres du culte n'intri-
» guent point; sans influence poli-
» tique ils remplissent leurs fonc-
» tions, et ne sont que ce qu'ils doi-
» vent être.

» L'académie en perdant le Salo-
» mon du Nord, Voltaire et Mau-
» pertuis, a escompté ses hommes
» célèbres sur l'âge actuel. Une
» place à l'académie prussienne res-
» semble assez à un canonicat. Le
« chevalier de Boufflers a joui plu-
» sieurs années des honneurs du
» fauteuil, il s'y est tellement as-
soupi, qu'il va dit-on en France,
» se reveiller, et mourir....

» Voilà une lettre bien longue ;
» mon cher marquis, c'est une
» victoire remportée sur ma pa-
» resse, adieu ; la vraie terre pro-
» mise, est la terre où vous êtes.
» Je la vois de loin, mais je n'y ren-
» trerai peut-être jamais. »

La justice que les contemporains rendent aux hommes vraiment digne d'être célèbres, est un hommage que l'envie ne peut leur ravir dans la paix de la tombe ; mais cet hommage a quelque chose de bien plus flatteur, lorsque c'est un étranger lettré qui se rend l'interprète d'un peuple penseur, pour payer ce tribut légitime.

Nous avions écrit à Berlin pour avoir des renseignemens sur la personne et les ouvrages de Rivarol. Voici l'une des lettres que nous

avons reçues à ce sujet. Nous croyons devoir l'insérer ici. Il doit être piquant pour des lecteurs français de connaître l'opinion publique des étrangers.

« Monsieur, je vous félicite de la reprise (a) de la *Galerie Universelle des Hommes Célèbres*, de ce beau monument élevé à la vertu, à la gloire et au talent. Sous ce dernier titre, Rivarol méritait d'y figurer à son tour. Je doute, cependant, que votre ouvrage ait aujourd'hui le même succès que jadis. Bien des gens ne croient plus à l'immortalité, et ils ont raison pour leur compte.

(e) Notre Berlinois est mal informé. Les éclaircissemens qu'on lui demandait, n'ont pour objet qu'une *Vie de Rivarol*.

» J'ai connu beaucoup le nouvel héros de votre intéressante *Galerie*; mais affligé d'une mémoire infidelle, je n'ai pu conserver que peu de traits dignes de vous être transmis.

» Rivarol avait infiniment d'esprit et du talent, mais des mœurs assez dissipées et la mobilité de son caractère ne lui permirent pas de prendre l'aplomb nécessaire, pour terminer quantité de beaux plans conçus dans sa féconde imagination. Que de bons ouvrages il eût laissés, s'il n'eût pas fallu prendre la peine de les écrire ou de les dicter.

» Je me rappelle, entre autres projets littéraires qu'il me confia, celui d'un livre intitulé : *les Morts Vivans, et les Vivans Morts*.

» Il m'en lut quelques lambeaux

où je trouvai, de l'originalité du mordant.

» Rivarol se ressentait quelquefois de l'influence du grand Roi dont il vit luire les dernières années. Vous avez peut-être pu, Monsieur, vous procurer la copie de quelques lettres, que notre grand Frédéric lui fit l'honneur de lui écrire.

» Ainsi que tous les hommes qui pensent profondément, Rivarol professait une double doctrine, dont il perce quelque chose dans ses deux lettres adressées à M. Necker, au commencement de votre Révolution, et aussi dans un écrit *sur la Philosophie moderne*, qu'il publia *in*-8o, il y a six à sept années. On lit dans ce dernier ouvrage :

» *Dieu est toujours absent dans*

l'ordre moral. — p. 23. On y remarque encore cette phrase :

» *Ceux qui parviennent à l'incrédulité par la méditation ou par des longues études, sont des esprits calmes et élevés.* — pag. 36 et 37.

» Certes ! ces lignes décèlent quelque chose de mieux qu'un bel esprit.

» Rivarol eut le malheur, à Hambourg, de tomber dans celles du plus corsaire de tous les bibliopoles, sans en excepter ceux de France. Ce pirate ne réussit que trop bien à éparpiller le talent de Rivarol dans un certain journal (*le Spectateur du Nord.*)

» C'est ainsi que votre M. de Fontanes, qui n'aurait jamais dû composer que des vers, met sa muse au

régime du mercure. Pardonnez-moi cette plaisanterie un peu tudesque. Il n'y a que vous autres Français, qui sachiez plaisanter avec finesse; c'est une justice à vous rendre; mais en revanche, nous avons une gaieté plus franche.

» En sa qualité d'homme de lettres, Rivarol n'aurait peut-être jamais dû quitter le sol français. Le génie littéraire transplanté, se ternit toujours un peu. Voyez votre M. l'abbé de Lille. Lui-même, il n'a pu s'en défendre. Il faut gémir pour lui et pour ses lecteurs, à la vue de la liste de tous les poëmes qu'il nous promet. Homère et Virgile associés, auraient peine à fournir une aussi vaste carrière. Nous verrons comment il s'en tirera. Lui seul pourtant soutient l'honneur des Muses françaises : car vous en conviendrez

sans peine, vous en êtes au siècle de la gloire militaire ; vous avez eu celui de la poésie, celui de la philosophie : mais pardon ! ma lettre avait pour second objet de vous demander quelques renseignemens sur l'état actuel de votre littérature, en retour de ce que j'ai à vous dire sur Rivarol. Permettez-moi de vous demander de fixer mon opinion sur plusieurs de vos lettrés. Le poëte Lebrun, n'est-il pas l'inverse de l'abbé de Lille ? Depuis vingt-cinq ans, il promet un poëme *sur la Nature*. A-t-il enfin paru? Je ne le pense pas ; car nous en aurions des nouvelles à Berlin. Il ne donne plus son géuie qu'en petite monnaie. Fait-il toujours de jolies épigrammes ?

Pour Chénier, nous n'en sommes pas en peine. Ses *nouveaux saints* n'excitent guères notre sollicitude ;

à présent qu'il n'est plus. . . . . il va sans doute te refaire son Pégaze. On le dit content de lui-même ; il ne partage pas cette bonne opinion avec beaucoup de monde.

» Que faites vous de d'Arnaud (non pas le Baculard) est-ce qu'il n'ira pas plus loin que son *Marius à Minturne ?* Pourquoi aussi l'avoir fait descendre du sommet du Parnasse, dans les bureaux d'administration ? Ce n'est point là la place d'un poëte.

» Vous avez un *Le Mercier*, qui n'est pas encore de l'Institut ; depuis la tragédie d'Agamemnon, sa muse ne fait plus que des soubresauts : tous ses petits poëmes l'empêchent d'en composer un seul qui établirait rapidement sa réputation.

» Quant à l'auteur d'*Attala*, petit roman dont on ne parle plus du tout parce qu'on en a trop parlé, on s'est empressé de le traduire aussi en allemand. Mais il tarde bien à nous donner son grand livre sur le *Christianisme*. Sa ferveur serait-elle attiédie ?

» On nous parle diversement de vos coteries littéraires, qui ont succédé à vos clubs. Elles font moins de mal à votre nation ; mais ne lui prêtent-elles pas un ridicule ?

» On dit que la prophétesse Labrousse, sortie à peine des prisons de Rome, est venue à Paris reprendre ses conciliabules jansénistes. Mandez-moi quelle figure elle fait dans votre grande ville.

» Nous autres Allemands, nous

avons aussi nos travers et nos inconséquences. Dabord, nous écrivons beaucoup ; écrire beaucoup, c'est écrire trop. Kant, avec sa *raison pure*, est toujours la cause d'un déluge de livres. L'innondation gagne jusqu'à vous, à ce qu'on nous apprend. Mais il vient d'essuyer à Paris une disgrace à laquelle il ne s'attendait guères : on assure que Mercier, de l'Institut, se déclare son chevalier. Le détracteur de Descartes et de Newton, devenu l'apologiste de Kant !... C'est un bien mauvais tour, joué à notre philosophe de Konisberg. C'est comme votre marquis de Langle qui entreprend l'éloge des Suisses. Les Suisses n'ont peut-être jamais essuyé un affront plus complet. Qu'y-a-t-il de commun entre nos bons Helvétiens, et votre M. de Langle ?

» Cependant, vos bons livres sont sentis par nous. On traduit la nouvelle édition du *Voyage* d'*Anacharsis*. Un autre voyage, celui de *Pythagore*, éprouve, à la fois, en Allemagne, des honneurs et une persécution. Tandis que la traduction allemande paraît, Vienne ferme ses portes à l'ouvrage original. Les 50 exemplaires qu'a fait venir un libraire de cette Capitale de l'Autriche, n'ont pu trouver grace devant la censure impériale, plus sévère que l'inquisition. Les livres de Wieland ne sont point exposés à ces mœurs inhospitalières parmi vous.

» Il paraît que le théâtre allemand est de mode à Paris. Vous commencez à vous engouer de nos pièces, comme vous le fûtes de celles de Shakespear.

» Quant à vos journaux, ils ont tant d'esprit que nous ne pouvons plus les entendre.

» Rivarol aussi avait de l'esprit ; et tout le monde pouvait le lire. On parle un peu ici de vos idéologistes. Nous avons lu les deux premiers volumes du grand ouvrage de *Degerando* sur les *Signes de la Pensée*, couronné à l'Institut. Notre académie vient aussi de lui décerner un prix. Nous avons admiré la grande patience de cette compagnie savante, et aussi son excessive indulgence dans la distribution de ses faveurs. Eh quoi ! un prix au victorin, Mulot, au graveur Ponce ! Notre académie royale de Berlin se montre plus sévère.

» On dirait que vos femmes d'esprit, condamnées à se taire, s'en dédommagent en écrivant. Bon dieu!

que de romans ! sans compter les grosses œuvres de mesdames Genlis-Sillery et Staël.

» Vous avez une madame Pipelet qui nous a un peu scandalisés par ses licences poëtiques. Nous autres Allemands, nous tenons encore aux mœurs domestiques ; et ce n'est pas sans surprise de notre part que cette dame a fait en plein Lycée l'éloge du divorce, et a traité le mariage assez cavalièrement. Chez nous, on eut renvoyé madame Pipelet à ses pipeaux.

» La littérature française ne ressemble-t-elle pas un peu péu aujourd'hui aux modes parisiennes ? J'attends votre décision, pour répondre à cette demande qu'on hasarda dernièrement dans un cercle de notre Capitale.

» Il fut un temps ou les journaux français ressemblaient assez à une arène de gladiateurs ; les victimans et les victimés offraient le scandale de la licence, et l'abus le plus révoltant de le liberté de la presse. Depuis votre dix-huit Brumaire, le ton des journalistes a insensiblement changé ; mais ce changement, certes, n'a pas tourné au profit des lecteurs ; il semble, au contraire, que presque tous vos folliculaires se disputent la palme de la monotonie. Ce n'est pas ainsi que *Fréron*, *Desfontaines*, *La Harpe* et *Suard* s'y prenaient pour se faire lire. Le seul homme qui ait une couleur parmi vos Aristarques, est un M. Geoffroy ; ses analyses sont pleines de talent ; mais on voit aussi qu'il n'a déclaré une guerre à mort à Voltaire, que pour ne pas ressembler à ses nombreux admirateurs. Cette hérésie littéraire est

sans conséquence. Une flèche décochée contre le soleil, n'ombre même pas le plus faible de ses rayons. M. Geoffroy paraît avoir trop d'esprit pour se vouer à la sécheresse de la critique; il a fait l'essai de ses forces. Nous desirerions actuellement qu'il donnât un ouvrage qui prouva qu'il est au-dessus de l'art qu'il exerce.

» Rivarol est mort trop tôt. Que n'a-t-il eu le tems de revoir Paris ! Deux ou trois brochures de sa plume facile et piquante auraient donné le vrai ton. Rivarol possédait la véritable tradition. Il aurait été dignement secondé par La Harpe, sans être aussi pédagogue. Votre histoire des hommes célèbres, Monsieur, y suppléera.

Pour les sciences exactes et naturelles, il paraît qu'il règne en

France une grande émulation. Mais que de charlatans s'en mêlent, depuis que l'infortuné *Lavoisier* n'est plus ! Buffon n'est pas encore remplacé, ni Daubenton.

» Voilà l'opinion, ou à peu près, qu'on nous donne ici de la France littéraire. Rivarol se la peignait sous des couleurs bien plus caustiques. J'attends votre réponse, Monsieur, pour savoir le degré de confiance que nous devons accorder à cette opinion, dont je ne suis que le faible écho.

» Encore un mot. Dites donc à Cailhava de Lestandoux, et à Palissot de Montenoy, de ne point user leur vieillesse à commenter les commentateurs de Corneille et de Molière ; ils ne feront pas revivre ces dieux de la scène française.

» Passons à vos grammairiens. Ils nous paraissent tels qu'ils font regretter même ce pauvre Beauzée. Quelle honte d'entendre le feuillant Blondin professer dans le Louvre! Mais, pour dieu ! qu'Urbain Domergue ne touche pas aux églogues de Virgile ! Quel rapport peut-il exister entre le chantre aimable des Abeilles et d'Orphée, et ce grammatiste novateur sans goût....

» Est-il bien vrai que Piis veut aussi régenter tout le Parnasse, en réimprimant toutes ses œuvres, et sur-tout son poëme de l'*Harmonie Imitative*. Dissuadez-le d'un tel projet.

» Engagez plutôt quelqu'honnête libraire de Paris à donner le recueil complet des ouvrages de Rivarol, bien entendu, Monsieur, que vous

en serez l'éditeur. Les hommes de goût se doivent réciproquement ce service ; et c'en serait un à rendre à l'Europe éclairée.

» Il paraît qu'on fait toujours de jolies chansons en France. Nous n'avons pas dans notre Allemagne un théâtre à comparer à votre Vaudeville. Mais, en vérité, nous vous abandonnons volontiers votre prééminence dans ce genre. Le siècle des calembourgs ne vaudra jamais celui du bon-sens.

» Ma lettre s'éternise. Recevez mes excuses et mon tribut de considération. Consacrer sa vie à perpétuer celle des hommes célèbres, c'est la plus digne tâche d'une ame bien pensante et d'un esprit élevé !

Je suis.... etc. S.,

» *P. S.* Si vous jugiez à propos d'imprimer ma lettre par extrait ou autrement, de grace, ne me nommez pas. Je signe pour vous seul, et non pour le public....

Rivarol n'avait pas un grand respect pour les femmes qui s'avisaient d'écrire ; il les traitait sans pitié. Une princesse allemande lui ayant demandé s'il y avait encore à Paris beaucoup de femmes auteurs : voici la réponse qu'il lui fit, sans doute, dans un moment d'humeur.

« Les beaux arts, madame, et les beaux vers doivent vous plaire ; votre goût, votre discernement vous rendent digne de juger les ouvrages d'esprit : vous lisez, avec avidité, toutes les productions de nos écrivains français, et vous savez les louer et les critiquer à propos ; il est permis

à

à votre sexe, madame, de bien juger, c'est au nôtre seul qu'il appartient d'écrire ; toute autre prétention est un ridicule chez les femmes. Vous me demandez, madame, si Paris réunit toujours, dans son sein, de ces femmes à grande réputation qui ont illustré le siècle de Louis XIV. Non, madame, les places des *Sévigné*, des *Deshoulières*, des *Dacier*, des *La Fayette*, sont encore vacantes ; mais en balance de ces pertes, on cite madame de *Stael*, qui réunit à un savoir réel, peut-être trop de prétention dans son style. L'universelle madame de *Genlis-Sillery* écrit toujours trop et pour elle et pour ceux qui la lisent. Madame du *Bocage* est la douairière des Muses ; son talent est avéré, elle vivra. Madame de *Saint-Chamont* a peu écrit, mais ses productions ont un cachet timbré de

graces et de goût. J'ai ouï dire qu'il existait une madame *Pipelet* que le poëte *Le Brun* a tiré de l'oubli par ses épigrammes, ainsi qu'une madame de *Beaufort*. Quant à madame *Viot*, je dois la croire immortelle; car, depuis mon enfance, je n'ai cessé de lire ses Titres à la Gloire, dans le *Mercure de France*. Voilà, je crois, madame, en masse, les principales héroïnes de la littérature française; ce n'est pas ma faute si je ne suis pas plus riche dans mon énumération. *Manette* trouve très-mauvais que je ne la comprenne pas dans la nomenclature des femmes beaux-esprits, elle m'assure qu'elle ferait tout comme un autre ce qu'on appelle un *roman*; mais je suis sourd à ses insinuations : *Manette auteur*, me plairait mille fois moins que lorsque je m'enorgueillissais de sa naïve ignorance.... »

Le grand Frédéric, juste appréciateur des hommes qui avaient des droits à sa bienveillance particulière, accueillit avec bonté l'hommage que lui fit Rivarol d'un *Mémoire Politique et Philosophique sur la Révolution des Lettres*. Cet important mémoire, d'un jeune philosophe, adressé au Nestor des Rois, est resté entre les mains du monarque; les comités révolutionnaires, en saisissant les papiers de Rivarol, en ont *vandalisé* les copies. Nous rapportons ici, entre une soixantaine de lettres plus flatteuses les unes que les autres, celle que le *Salomon du Nord* lui écrivit, pour encourager ceux qui courrent la même carrière.

« M. de Rivarol, les preuves de
» talens que vous démontrez avec
» autant d'énergie quede goût dans

» le mémoire dont vous venez de
» me faire l'envoi, attestent que
» vous joignez à une profonde con-
» naissance des hommes, l'art su-
» blime d'avoir su profiter des lumiè-
» res de ceux qui vous ont devancé.
» Votre logique est plus brillante et
» plus solide que celle des modernes
» penseurs ; elle doit nécessairement
» faire une grande sensation dans
» l'empire des lettres, comme elle
» fixera l'attention des cabinets de
» l'Europe. Les vérités utiles sont
» extrêmement lentes à se propager;
» mais elles finissent, tôt ou tard,
» par triompher des entraves d'une
» servile routine. Continuez à jeter
» dans le champ de l'instruction les
» semences du génie. Ce n'est qu'en
» travaillant pour la gloire que la
» postérité, d'accord avec l'âge pré-
» sent, vous assignera la place qui
» est réservée aux philosophes et

» à ceux qui sont dignes de l'être.

» Je vous renouvelle, M. de Riva-
» rol, ma vive sensibilité, et prie
» dieu, sur ce, qu'il vous ait en sa
» sainte et digne garde. »

Signé, FRÉDÉRIC.

Le grand Frédéric se plaisait à encourager les savans : il daignait s'occuper d'eux, lire les lettres qu'ils lui adressaient et leur répondre. Voici ce qu'il nous écrivait. Notre but est de rappeller à l'Europe combien ce Philosophe-roi était le protecteur et l'ami des beaux arts.

« Monsieur le comte de la Platière,
» selon le prospectus que vous venez
» de m'adresser, à la suite de votre
» lettre du premier octobre dernier,
» la Gallerie universelle des hommes

» qui se sont illustrés dans les
» sciences et dans les lettres, ne
» manquera pas de trouver des ap-
» plaudissemens universels ; sans
» doute que les pertes considérables,
» que dans ce siècle la république
» des lettres a faites, y ont laissé un
» vuide très-difficile à remplir ; et
» s'il y a un moyen de les réparer,
» ce ne sera que de nous rapprocher
» de ces génies supérieurs que la
» mort nous a ravis, et de suivre,
» autant qu'il est possible, leurs
» traces. Votre Galerie pourra y con-
» tribuer, et je souhaite qu'elle pro-
» duise ces heureux effets, en priant,
» sur ce, Dieu qu'il vous ait, Mon-
» sieur le comte de la Platière, en
» sa sainte et digne garde. »

Postdam, ce prem. de novembre 1784.

Signé, FRÉDÉRIC.

« Monsieur le colonel, comte de
» la Platière, je suis bien sensible
» à tout ce que vous me dites de
» poli et d'obligeant, en m'adres-
» sant le premier tome de votre
» *Galerie Universelle des Hommes*
» *Illustres*; les siècles d'aprésent et
» à venir ne sauraient qu'applaudir
» à un ouvrage aussi instructif. Pour
» mon particulier, je lui donne mon
» suffrage avec plaisir; et s'il me
» reste quelque chose à souhaiter,
» c'est qu'il serve de nouvel aiguillon
» à imiter ces grands hommes, et
» qu'il se présente une occasion de
» vous prouver combien j'ai été
» charmé de l'attention que vous
» avez eue, sur ce, je prie Dieu
» qu'il vous ait, M. le colonel,
» comte de la Platière, en sa sainte
» et digne garde. »

» Postdam, ce prem. septembre 1785.

Signé, FRÉDÉRIC.

A FRÉDÉRIC.

» Frédéric aux bords de la Sprée,
» Répand ses augustes bienfaits ;
» Et la plus lointaine contrée,
» L'admire dans ses revers, comme dans ses succès.
» En silence l'Europe entière ;
» Le craint, l'imite, le revère ;
» Et par-tout où l'art de penser
» Ajoute aux dons de la nature,
» On cite un Roi qui sait récompenser.
» O Fréderic ! fléau de l'imposture.
» On ne pourra te surpasser.
» Tu peux épouvanter, tu peux plaire et séduire,
» Par tes faits, tes talens, tes lois es tes leçons ;
» Que de moyens assurent ton empire !
» Tes graces, ton esprit, ta flûte et tes canons.
» Beau modèle des Rois, Dieu qu'adore les Sages,
» Ne crois pas qu'habile à flatter
» Je t'offre des serviles hommages ;
» Je sais dire le vrai, je sais te respecter.
» Et si tu permettais, secondant mon envie,
» Que, toi-même vivant, l'on écrivît ta vie,
» J'oserais employer de fidèles pinceaux ;
» Rien ne peut obscurcir ta gloire,
» Les ombres font sortir la beauté du tableau.
» Tes vertus brilleront au temple de Mémoire :
» J'immortaliserais jusques à tes défauts :

» Un éloge affecté n'embellit pas l'histoire,
» La vérité, grand homme ! et le fard des héros. »

SULPICE DE LA PLATIÈRE.

« Monsieur le colonel, comte de
» la Platière, ce n'est pas l'encens
» de vos vers et de votre lettre du
» 11 octobre dernier auquel je suis
» sensible ; je regarde tout ce que
» vous dites comme l'expression de
» votre cœur, et je vous prie de
» compter en revanche sur mon
» estime. Sur ce, je prie Dieu
» qu'il vous ait, M. le colonel,
» comte de la Platière, en sa sainte
» et digne garde. »

» Postam, ce prem. de novemb. 1785.

Signé, FRÉDÉRIC.

« Monsieur le colonel, comte de
» la Platière, le manuscrit de votre
» Centenaire du grand Corneille

» m'est parvenu à la suite de votre
» lettre du 27 septembre dernier,
» cet intermède sera tout aussi fa-
» vorablement accueilli que vos
» autres ouvrages. Pour mon par-
» ticulier, je vous remercie de son
» adresse, et prie sur ce Dieu qu'il
» vous ait, M. le colonel, comte de
» la Platière, en sa sainte et digne
» garde. »

» Postdam, ce 6 décembre 1785.

Signé, FRÉDÉRIC.

« Monsieur le comte de la Platière,
» j'ai très-bien reçu votre lettre, en
» date du deux de ce mois, et sensi-
» ble comme je suis à tous ce qu'elle
» renferme d'obligeant, je vous prie
» d'en agréer mes remercîmens,
» mais sur-tout des stances sur le
» bonheur de l'existence dont vous
» l'avez accompagnée, avec l'in-

» promptu de madame des Lions.
» Sur ce, je prie Dieu qu'il vous
» ait, M. le comte de la Platière,
» en sa sainte et digne garde »

» Postdam ce 16 décembre, 1785.

Signé, FRÉDÉRIC.

QUATRAIN

Pour être mis au bas du portrait du Salomon du Nord.

» Le voilà ce héros, lui qui se fait un jeu
» d'enchaîner à son gré l'orgueilleuse victoire,
» Et qui d'un bras de fer, d'une plume de feu,
» Sut s'ériger un trône au temple de Mémoire. «

« Monsieur le comte de la Platière,
» votre lettre du 20 décembre der-
» nier m'est parvenue avec le qua-
» train qu'elle renferme; j'envisage
» l'un et l'autre comme l'effet de
» votre politesse, et de l'attention

» que vous desirez de me témoigner.
» Ma sensibilité, jointe à mon es-
» time pour vous, ne me permettent
» point de rester indifférent à l'in-
» térêt que vous prenez à ce qui me
» regarde. Sur ce, je prie Dieu
» qu'il vous ait, M. le comte de la
» Platière, en sa sainte et digne
» garde. »

» Postdam, ce 8 janvier 1786.

Signé, FRÉDÉRIC.

Depuis long-tems Paris était inondé par un déluge d'écrivassiers dans tous les genres; il en pleuvait de tous les coins les plus obscurs des provinces. Les vers, sur-tout, fourmillaient d'une manière incroyable. Depuis la présidente R******, au marais, jusqu'à madame *Moreau*, artiste en robe, rue *Honoré*, il n'y avait pas un quartier qui n'eut

ses

ses deux, quelquefois jusquà ses trois bureaux de bel-esprit. Chez madame Moreau, on jouait la comédie, comme chez Charpentier, cordonnier, rue du Roi de Sicile, sans que pourtant il y eut chez l'une un théâtre aussi magnifique que chez l'autre ; c'était enfin une fureur que le bel-esprit ; et en vérité, rien n'était plus innocent : c'était le pur amour de la gloire qui animait tous ces apprentifs auteurs ; jamais aucun intérêt sordide ne souilla leur ame : aucun d'eux n'avait même l'espoir que la présidente, ou madame Moreau lui donnassent, comme autrefois, madame de Tencin à ses fidèles, une culotte de velours pour étrennes, le premier jour de l'an. A la vérité, nos jeunes littérateurs n'avaient ni l'importance des académiciens de madame Geofrin, ni les mêmes nécessités, et cela se conçoit facilement par la différence

des âges, ainsi que par celle des tems.

Tant de travaux académiques se seraient trouvés enfouis, s'ils eussent toujours été concentrés dans les petites cotteries, quelque nombreuses qu'elles fussent : il fallut donc des répertoires publics, où chacun put, à loisir et à son gré, admirer le goût du tems : de là, tant de recueils soi-disant littéraires, et par suite des milliers de juges et des milliers d'auteurs.

Toutes ces réunions d'amans de la gloire et des Muses étaient, à la vérité, bien innocentes ; il est vrai qu'on trouvait parmi eux quelques apprentifs philosophes, mais c'était la faute seule de l'époque du siècle, de laquelle elles aspiraient l'esprit, pour ainsi dire, avec l'air atmos-

phérique, tout en commençant à bégayer, soit des vers, soit de la prose. Comme des enfans mal élevés, ils prirent, sans s'en douter, tous les travers, tous les vices des maîtres si dangereux qu'ils s'étaient choisis, et ne surent ou ne purent ni s'approprier leur charme, ni se parer de leurs graces. C'est ainsi qu'on vit pendant long-tems, (toute fois en ne citant ici que l'élite de la littérature toute moderne), le philosophe La Harpe, entr'autres, vouloir singer Voltaire : il n'y eut pas même, jusqu'à M. Fariot, dit *de Saint-Ange*, qui n'ajoutât ce même ridicule à celui de parler aussi, sans cesse, quelque jeune qu'il fût alors, de sa mauvaise santé; et tous les autres petits poëtes ou prosateurs prirent, selon leur complexion littéraire, plus ou moins, le ton du jour.

Quoiqu'il en soit, tous ces *clubs* littéraires, (*littéraires* soit), toutes ces émissions innombrables de pièces au public, en vers ou en prose, sentimentales, philosophiques même, toutes plus ou moins dépourvues d'esprit et de raison, sans une étincelle de génie, comme sans invention; efin, tous ces petits cercles littéraires, tuaient aveuglément la littérature, le bon goût et les beaux arts, ou, ce qui revient au même, les étouffaient sous l'ivraie. Ce débordement de faux bel-esprit, s'étant creusé un lit, y devint torrent : ce torrent acquit de l'impétuosité; il lui fallait, pour le moins, une digue : Rivarol entreprit d'avantage; ce fut le déssèchement de ces eaux malsaines, comme on eut entrepris celui d'un marais fangeux; et en 1788, il fit paraître *le Petit Almanach de nos Grands-Hommes*, avec cette épi-

graphe, tirée et traduite du Dante, IV Chap. de l'Enfer.

« Quelle est cette foule d'Esprits, que la » gloire distingue des autres Enfans des » Hommes? »

Mais tout en maniant, avec son adresse et sa grace ordinaire, cette arme du ridicule, le critique ne cesse point d'être juste; et il ne met pas plus d'importance à la fonction dont il se charge, que n'en méritent les sujets eux-mêmes.

Il débute par une épître dédicatoire *à M. de Caihava de l'Estandoux, président du grand Musée de Paris.*

« M. LE PRÉSIDENT,

« Ce n'est pas sans la plus vive satisfaction que nous vous dédions cet

Almanach de tous les grands hommes qui fleurissent dans les Musées depuis leur fondation jusqu'à l'an de grace 1788. Combien d'hommages n'en avez-vous pas reçus, soit en vers, soit en prose! car vous n'êtes pas comme les rois de la terre, qui n'exigent de leurs sujets que des tributs pécuniaires; votre trésor ne s'emplît que d'opuscules légers, de pièces fugitives, d'in-promptus et de chansons, et la plus grosse monnaie de votre empire n'a jamais passé l'épître dédicatoire; mais sans nous, tous ces monumens de leur amour pour le Musée, et de leur goût pour les lettres, périraient sans retour, et l'on verrait tant de fleurs se faner sur vos autels.

» Si l'Almanach Royal, *seul livre où la vérité se trouve*, donne la plus haute idée des ressources d'un

Etat qui peut supporter tant de charges, croit-on que notre Almanach puisse être indifférent à votre gloire et à celle de la nation, quand on y trouve qu'un président de Musée peut prélever plus de cent mille vers par an sur la jeunesse française, et marcher, dans la Capitale, à la tête de cinq ou six cens poëtes ?

» Notre Almanach sera pour eux le livre de vie, puisque l'homme le plus inconnu y recevra de nous un brevet d'immortalité. *Il y a*, dit-on, *des chemins connus pour arriver à l'Académie, mais on n'en connaît pas pour échapper au Musée.* Ceci peut s'appliquer à notre Almanach : nous ferons au plus modeste une douce violence, et l'on ne verra plus tant d'écrivains exposés à ce cruel oubli qui les gêne de leur vivant, ou à ces équivoques plus outrageantes

encore, qui fait qu'on les prend sans cesse l'un pour l'autre. Feu Voltaire, dont vous avez peut-être ouï parler, disait toujours *l'abbé Suard et M. Arnaud*; et on avait beau lui représenter qu'il fallait dire *M. Suard et l'abbé Arnaud*; le vieillard s'obstinait et ne voulait pas changer les étiquettes, ni déranger pour eux une case de son cerveau. Notre Almanach eût prévenu ce scandale; car, sans doute, l'auteur du *Pauvre Diable* nous aurait souvent consultés.

» Nous sommes avec un profond respect,

» Monsieur le président,

Vos très-humbles et très-obéissans serviteurs,

Les Rédacteurs de l'Almanach des Grands-Hommes. »

Cette épître d'un excellent ton, et parfaitement conforme au sujet, en donne déjà l'esprit et en explique le motif : mais c'est dans la *préface*, sur-tout, que l'auteur a versé, pour ainsi dire, à pleines mains, le sel attique ; elle est ainsi conçue :

« Il y a parmi les gens du monde certaines personnes qui doivent tout le bonheur de leur vie à leur réputation de gens d'esprit, et toute leur réputation à leur paresse ; toujours spectateurs et jamais auteurs, lisant sans cesse et n'écrivant jamais, censeurs de tout et dispensés de rien produire, ils deviennent des juges très-redoutables ; mais ils manquent un peu de générosité. C'est sans doute, un terrible avantage que de n'avoir rien fait, mais il ne faut pas en abuser.

» J'écoutais, l'autre jour, la conversation de trois ou quatre de ces personnes, qui, lasses de parler du siècle de Louis XIV et du siècle présent, de tenir la balance entre Corneille et Racine, entre Rousseau et Montesquieu, descendirent tout-à-coup de ces hauteurs, et pénétrèrent dans les plus petits recoins de la République des Lettres. On s'échauffa, et les auteurs dont on parlait, devenant toujours plus imperceptibles, on finit par faire des paris. « Je gage, dit l'un, que je pourrai vous citer tel ouvrage, et tel écrivain dont vous n'avez jamais ouï parler. » Je vous le rendrai bien, répondit l'autre : » et en effet, ces Messieurs se mettant à disputer de petitesse et d'obscurité, on vit a-raître sur la scène une armée de Lilliputiens. » *Mérard* de Saint-Just, *Santerre de Magni*, *Laus de Boissy*,

criait l'un : Joli de *Saint-Just*, *Pons* de Verdun, *Regnault de Beaucaron*, criait l'autre. *Ginguenet* par-ci, Moutonnet par-là, Briquet, Braquet, Maribarou, *Mony-Quitaine*, et puis Grouvelle, et puis Berquin, et puis Panis, et puis Fallet ; c'était une rage, un torrent : tout le monde était partagé ; car ces messieurs paraissaient avoir une artillerie bien montée, et, soit en opposant, soit en accouplant les petits auteurs, ils les balançaient assez bien, et ne se jettaient guères à la tête que des boulets d'un calibre égal : de sorte que de citations en citations, tant d'auteurs exigus auraient fini par échapper aux prises de l'auditeur le plus attentif, si l'assemblée n'avait mieux aimé croire, que ces messieurs plaisantaient et n'alléguaient que des noms sans réalité. Mais les deux antagonistes, choqués de cette opinion,

se rallièrent et se mirent à parler contre l'assemblée : « Oui, Messieurs,
» je vous soutiens qu'il existe un
» écrivain , nommé M. *Levrier de*
» *Champrion* ; un autre qui s'appelle
» *Delormel de la Rotière* ; un autre,
» Gabiot de Salin ; un autre , *le Bas-*
» *tier de Doiencourt* ; un autre ,
» *Doigni du Ponceau* ; un autre ,
» *Philipon de la Madelaine* ; et si
» vous me poussez , je vous citerai
» M. Groubert de Groubental , M.
» Fenouillot-de-Falbaire de Quin-
» gei , et M. Thomas Minau de la
» Mistringue. » A ces mots on éclata de rire , mais le discoureur sortit de sa poche trois opuscules , l'un sur la finance , l'autre sur l'impôt et l'autre sur le drame, qui prouvaient bien que MM. Groubert de Groubental , Fenouillot-de-Falbaire de Quingei , et Thomas Minau de la Mistringue , n'étaient pas des êtres de raison.

« Pour

» Pour moi, auditeur bénévole, frappé de la riche nomemclature de tant d'écrivains inconnus, je ne pus me défendre d'une réflexion que je communiquai à mes voisins, et qui, gagnant de proche en proche, fit bientôt changer l'état de la question. N'est-ce pas, leur dis-je, une chose bien étrange et bien humiliante pour l'esprit humain, que de ne citer qu'une douzaine, tout au plus, de grands écrivains, dans les siècles les plus brillans, tels que ceux d'Alexandre, d'Auguste, des Medicis, ou de Louis XIV? N'est-ce pas donner à la nature, je ne sais quel air d'avarice ou d'indigence : Le peuple qui n'entend nommer que cinq ou six grands-hommes par siècle, est tenté de croire que la providence n'est qu'une marâtre; tandis que si on proclamait le nom de tout ce qui écrit, on ne verrait plus dans elle

qu'une mère inépuisable et tendre ; toujours quitte envers nous, soit par la qualité, soit par la quantité ; et si j'écrivais l'histoire naturelle, croyez-vous que je ne citerais que les Eléphans, les Rhinocéros et les Baleines ? Non, Messieurs, je descendrais avec plaisir de ces colosses imposans, aux plus petits animalcules ; et vous sentiriez s'accroître et s'attendrir votre admiration pour la nature, quand j'arriverais avec vous à cette foule innombrable de familles, de tribus, de nations, de républiques et d'empires, cachés sous un brin d'herbe.

» C'est donc faute d'avoir fait une si heureuse observation, que l'histoire de l'esprit humain n'offre, dans sa mesquine perspective, que d'arides déserts, où s'élèvent à de grandes distances quelques bustes outragés

par le tems et consacrés par l'envie, qui les oppose sans cesse aux grands hommes naissans, et les représente toujours isolés, comme si la nature n'avait pas fait croître autour d'Euripide, de Sophocle et d'Homère, princes de la Tragédie et de l'Epopée, une foule de petits poëtes, qui vivaient frugalement de la charade et du madrigal; ainsi qu'elle fait monter la mousse et le lierre autour des chênes et des ormeaux, ou, comme dans l'Ecriture Sainte, on voit, après les grands prophètes, paraître à leur tour les petits prophètes? Ne doit-on pas frémir, quand on songe que sans une légère attention de la part de Virgile et d'Horace, Bavius et Mœvius seraient inconnus, et que sans Molière et Boileau, on ignorerait l'existence de Perrin, de Linière et de quelques autres? Enfin, que ne dirai-je pas des soins que s'est donnés l'infatiga-

ble Voltaire, pour déterrer et pour classer dans ses œuvres ses plus petits contemporains! Il est tems de corriger une telle injustice; et pour n'être plus exposés à des pertes si douloureuses, je pense qu'il faudrait, par un répertoire exact de tous les hommes qui pullulent dans notre littérature, depuis l'énigme jusqu'à l'acrostiche, depuis la charade jusqu'au quatrain, et du distique jusqu'au bouquet à Iris, justifier la nature; et disputant tant de noms à l'oubli, montrer à-la-fois nos trésors et sa magnificence.

» L'assemblée goûta cet honnête projet, et nous résolûmes d'élever, à frais communs, un monument à l'honneur de tous les écrivains inconnus, c'est-à-dire, de ceux qui ne sont jamais sortis de nos petits recueils. On convint de donner à ce monu-

meent le nom de *Petit Almanach de nos Grands Hommes*, afin de les venger, par cette épithète, de la manie de ceux qui ne jugent d'un homme que sur l'importance de ses ouvrages; car j'avoue en mon particulier que j'estime autant celui qui n'a fait en sa vie qu'un bilboquet d'ivoire, que Phidias élevant son Jupiter Olympien, ou Pigal sculptant le maréchal de Saxe. *Intenui labor.*

» Cet Almanach paraîtra chaque année; et afin que la nation puisse juger de notre exactitude, le rédacteur, armé d'un microscope, parcourra les recueils les moins connus, les musées les plus cachés et les sociétés les plus obscures de Paris : nous nous flattons que rien ne lui échappera. On invite tout homme qui aura laissé tomber son nom au bas du moindre couplet, soit dans les jour-

naux de Paris, soit dans les affiches de province, à nous envoyer des renseignemens certains sur sa personne ; nous recevrons tout avec reconnaissance ; et, selon notre plan, les articles les plus longs seront consacrés à ceux qui auront le moins écrit. Un vers, un seul hémistiche suffira, pourvu qu'il soit signé ; un compliment, un placet, un mot seront de grands titres à nos yeux. C'est ainsi que M. d'Aquin de Château-Lion est parvenu à faire de ses *Etrennes d'Apollon*, l'ouvrage le plus important qui existe. Mais nous nous flattons de le surpasser bientôt, et de faire pour lui, ce que sa modestie ne lui a pas permis, et ce que vraisemblablement il ne pourra nous rendre, en lui donnant une place très-honorable dans notre Almanach.

» Au reste, les vétérans de la

petite littérature, tels que M. le Comte de la Touraille, Caron de Beaumarchais, Blin de Saint-Maur, d'Arnaud de Baculard, etc, nous pardonneront s'ils ne se trouvent, pour ainsi dire, traités qu'en passant dans notre Almanach, et si de jeunes inconnus obtiennent des preférences marquées. Ce n'est pas que nous ayons prétendu manquer à ce que nous devons aux premiers, en affichant notre productiou pour les autres; mais nous avons cru qu'il était bien juste d'encourager ces jeunes gens plongés dans les eaux de l'oubli, d'où les autres se sont un peu dégagés, non par leurs œuvres, mais par leur âge : car on sait qu'à force de signer périodiquement son nom, de journal en journal, et d'envoyer au mercure des certificats de vie, on finit par dompter le public; mais on perd de ses droits à notre Almanach.»

Par cet Almanach Rivarol acquit beaucoup de célébrité, son style, sa gaieté, son aticisme, mirent tous les rieurs de son côté. L'ouvrage malin fut recherché dans sa nouveauté, il l'est encore par tous les amateurs de la bonne plaisanterie; pour l'apprécier il faut le citer encore.

« *Duchozal*, il nous semble que tout Paris a reconnu Horace et Juvenal dans cet illustre avocat; mais en ressuscitant ces deux anciens, il nous a tué deux modernes, Boileau le Chantre. *Voyez* les satyres et les chansons de M. Duchozal.

» *Duhaussy de Robecourt* (M.), la chanson des pommes cuites sera un jour mise à sa place, en voici le refein :

» Et je voudrais pour tout potage,
» Des pommes cuites avec vous. »

» *Grouvelle*, (M.) un des plus profonds métaphysiciens en vers qui existent au dix-huitième siècle, ayant conspiré avec environ trois cens jeunes poëtes, à la gloire du prince Léopold de Brunswik, il fit une ode que nous méditons encore. Son caractère est aussi remarquable que son talent. Le jour où on donna pour la dernière fois la première représentation de sa pièce (*l'Epreuve Délicate*,) M. Grouvelle montra une gaieté qui charma ses amis, et dit des bons mots que ses ennemis retinrent. On travaille à une collection de ses œuvres, qui sera très-chère, à cause des recherches infinies qu'exige la moindre de ses pièces. Sa traduction en vers de la *Jérusalem délivrée*, fera tomber, dit-on, celles de Leclerc et de M. de Monteuclos.

» *Guidi*, (M. l'abbé) auteur du

poëme sur l'*Ame des Bêtes*. Cet ouvrage, plein d'ame, vivra éternellement.

» *Laus de Boissy*, (M. de) écuyer, lieutenant particulier de la connétablie, rapporteur du point d'honneur, de l'académie des Arcades, du Musée, etc. etc. Tant de titres ne sont qu'une faible image de ceux qu'obtient chaque jour en littérature, le grand écrivain dont nous rappellons ici le nom et la gloire. Ses comédies sont déjà en plusieurs volumes, ses petites pièces innombrables, ses morceaux de prose ne peuvent se rassembler qu'à grands frais et à force de tems. M. *Laus de Boissy* a rendu croyable, tout ce que l'antiquité nous raconte de son héros favori, et que nous n'avons pu expliquer qu'en supposant qu'il y a eu plusieurs Hercules. Nous nous engageons à don-

ner un Almanach, à celui qui pourra nous citer un recueil où ne se trouve pas M. Laus de Boissy.

» *Maisonneuve*, (M.) ce Poëte tragique, connu déjà par une foule de quatrains, vient de concevoir un projet magnanime, pour la gloire du théâtre français. Ayant donné au public la tragédie de *Mustapha et Zéangir*, sous une nouvelle forme, et voyant que son style plaisait beaucoup, il a porté sa bienveillance sur ce qu'on appellait jusqu'ici les chef-d'œuvres de la scène, et a voulu nous débarrasser de cette ennuyeuse monotonie. C'est *Alzire* qu'il a d'abord attaqué. En portant son style sur cette pièce, il en a fait *Odnar et Zulna*, titre plus harmonieux que celui d'Alzire; et cela lui a si fort réussi, qu'il va nous donner successivement *Phèdre*, *Britannicus*, *Iphi-*

génie et *Cinna*, sous d'autres titres. Nous ne saurions trop l'encourager dans une si haute entreprise, et nous le prions, en notre particulier, de vouloir bien aussi jetter ce style sur *Athalie*, et de finir par là le rajeunissement du théâtre français.

» *Nogent*, (M.) ses poësies fugitives, si connues à Avalon en Bourgogne, commencent à s'établir dans tous nos recueils. Un remercîment en vers à M. le marquis de X. . . ., a été pour M. Nogent la pièce de réception.

» *Perrot*, (M.) maître poëte et tailleur à Paris : il donne dans la tragédie, et voici deux vers très-connus et très-pathétiques :

« Hélas ! hélas ! hélas ! et quatre fois hélas !
» Il lui coupa le cou, d'un coup de coutelas !

» M.

» M. Pessot fait aussi l'épître et la fugitive : peu d'auteurs ont pris de si justes mesures, en parlant des hommes et des animaux, témoins les vers suivans :

« . . . . . . Mais tandis qu'on le leurre,
» Le chat passe emportant une livre de beurre :
« Brusquement on se lève, on court après le chat,
» Qui tout saisi d'effroi se sauve et casse un plat. «

» *Piis*, (M. Antoine-Pierre-Auguste de) secrétaire ordinaire de Mgr. comte d'Artois, etc. Ce jeune poëte, tantôt avec M. Desprez, tantôt avec M. Reinier, tantôt avec M. Barré, tantôt avec son talent, tantôt seul, a conçu, corrigé ou enfanté, près de mille pièces de théâtre. Son poëme *sur l'Harmonie des mots et des Lettres*, a mis le sceau à sa réputation. C'est là qu'on a vu le Q *traînant sa queue et querellant tout bas*, etc. M. de Piis est le pre-

mier poëte qui ait songé à donner un état fixe aux vingt-quatre lettres de l'alphabet (*a*).

» *Raté.* (M.) *Chansons, chansons* :

(*a*) A propos de l'un de ces anciens noms patronimiques (*Auguste*), le même amant des Muses, adressa, il y a quelque tems, à une Dame spirituelle et aimable, un huitain finissant par ces quatre vers :

« Par quel hasard, d'un nom que je portais enfant
» Vous souvenez-vous aussi juste ?
» Hélas ! lorsque je suis amant,
» Je voudrais être encore AUGUSTE. »

Quelque puisse être ici la véritable nature des regrets de cet agréable versificateur, on ne peut disconvenir qu'il n'y intéresse beaucoup par la grace qu'il y a attachée.

Ces jolis vers nous ont été transmis de mémoire par une dame qui les avait entendu lire une seule fois.

tel est l'aimable cri de M. Raté. On le trouve, on le chante par-tout : il n'est point de journal, de recueil et d'almanach où la gloire ne veuille écrire elle-même ce nom-là. Sa manière est tellement à lui, qu'on nomme ses couplets, *les Ratés*, comme on appelle *les Augustins*, tous les petits contes de M. Auguste de Piis.

» *Rivarol.* (*a*) (M. le comte de) Cet écrivain n'eût jamais brillé dans notre almanach, et le jour de l'immortalité, ne se fût jamais levé pour lui, si M. le marquis de X. . . . . . n'eut bien voulu, pour le tirer de son obscurité, l'aider puissamment d'un inscription en vers, destinée à parer le buste du Roi. Voici quelques-uns de ces vers adressés au

---

(*a*) *L'auteur lui-même de eet almanach.*

peintre, et qui terminent la pièce :

« . . . . . Tu peins un jeune Roi,
» De qui la gloire SANS SECONDE
» Est d'avoir en tous lieux fait respecter sa loi,
» Sans coûter une larme au monde. »

» Cette petite inscription fit un bruit incroyable ; le *Journal de Paris* s'en chargea, et c'est là que M. le marquis de X. . . . . en donna l'investiture à M. de Rivarol, dont le nom, depuis cette époque, figure assez bien dans toute la littérature, qu'on dit légère. Les *Etrennes d'Apollon* l'ayant enregistrée dans la même année, achevèrent de donner à M. de Rivarol une gloire irrémédiable. Notre notice redressera sans doute le plagiat et l'erreur ; et quoique ceci ne soit pas un vol, mais un don, il n'en restera pas moins que la délicatesse de l'un devait s'opposer à la générosité de l'autre. Mais

quoi ! la gloire est si douce ! on en veut à tout prix, et quel homme ne se laisserait par violer pour elle ! On ne connaît sous le nom de M. de Rivarol que cette inscription.

» *Saint-Ange.* (M. de) Tout glorieux que puisse être ce poëte du quatrain suivant :

« Rival d'Ovide et saint ! quel assemblage étrange !
» A l'heureux traducteur d'un tendre original
» Le nom de SAINT paraît convenir assez mal ;
» Mais ses vers ont prouvé qu'il a l'esprit d'un ANGE.

« Par M. Georgelin. *Voyez* sa notice.

» Tout fier donc que M. de Saint-Ange puisse être de ce quatrain, nous l'aurions exclu de ce recueil, si les pièces fugitives ne nous eussent raccommodés avec lui, et n'avaient forcé notre sévérité à lui par-

N 3

donner quelques morceaux de ses métamorphoses, dans lesquels Ovide semble avoir gâté son ton et son allure naturelle, en lui faisant doubler le pas et hausser la voix. Au fond, il n'y a de coupable qu'Ovide, mais M. de Saint-Ange l'est pour la forme.

» *Viéville*, (M. Marchand de la) auteur d'un millier de fables qui n'ont encore instruit, charmé ou corrigé que quelques maisons particulières, où M. de la Viéville les lit assidument. Ce poëte, à qui on reproche quelquefois sa gloire privée, et qu'on voudrait rendre à la nation, rejette la faute sur les libraires de Paris, qui s'obstinent de concert, et depuis dix ans, à ne pas imprimer son recueil. Voici le mot de cette conjuration. Ce n'est pas que les libraires dédaignent M. de la Viéville, ils ne

sont que trop sûrs de le vendre ; mais ils tremblent pour La Fontaine qui resterait dans leurs boutiques. Que M. de la Viéville cautionne La Fontaine, ou en épuise toutes les éditions qui existent, et nous lui répondons d'une prompte impression. *Voyez* une de ses dernières fables qui commencent par ces vers :

« Un magnifique Cerf-volant,
» Ne put maintenir sa corde,
» Avec sa concorde, etc. (1).

» *N. B.* Les lettres X, Y, Z, se trouvent frappées de stérilité, la gloire

---

(1) On pourrait ajouter ici cet autre échantillon du *faire* du même *peintre* et du goût avec lequel il choisit et présente les images ; il s'agit de la belle chevelure d'un de ses modèles, il dit :

« Et qu'une large main empoignait avec peine. »

toujours soumise aux arrêts du hasard, ne fera rien pour elles, puisqu'elles n'ont rien fait pour nous. On peut les comparer à ces *étoiles nébuleuses* que les astronomes se contentent d'indiquer dans leurs catalogues. Il n'y a que M. de Piis qui ait pu faire quelque chose pour l'X, l'Y et le Z, dans son *Poème de l'Harmonie*, c'est là qu'ils ont un rang et une existence :

« Renouvellé du X, l'X, excitant la rixe,
» Laisse derrière lui l'Y grec, jugé prolixe,
» Et, mis, malgré son zèle, au même numéro,
» Le Z, usé par l'S, est réduit à zéro. «

ERRATA.

» . . . .
. . . . »

» *Blancherie*, (M. de la) agent général de la littérature, des sciences et des arts.

» Nous avons oublié de citer ces vers que M. Beaudrais lui adresse, et qui viennent à l'appui de la notice de ce grand homme :

« Dans la profane histoire
» Je sais que l'avenir trouvera votre nom,
» Parmi les noms chéris des suprêmes puissances,
» Qui surent protéger les arts et les sciences.
» Vous êtes leur zélé patron,
» Et de tous leurs progrès ils vous sont redevables :
» Envain les Rois sans vous leur seraient favorables.»

Rien de si plaisant que cet almanach ; on riait aux éclats, et tous les grands hommes furent dans l'enchantement, leur droit à l'immortalité étant reconnu, et se trouvent désignés dans l'écrit de Rivarol. C'était une ivresse, les éloges pleuvaient sur l'auteur, car il n'y avait pas moyen de médire, celui qui ne pinçait que pour rire. Cependant l'almanach valut à *M. de Rivarol* quelques bon-

nes plaisanteries. Un des auteurs immortalisés, qui se crut indigne de cet honneur, opposa l'épître à l'almanach. Il écrivit au comte de Rivarol :

Mon cher comte, de ces deux prix,
Que de Minerve, à Berlin, à Paris,
Vous avez obtenu, vous et votre servante (1),
Soyez donc plus enorgueilli :
Des ombres, dédaignez cette foule impuissante,
Que mène encor Mercure au fleuve de l'Oubli.
Vainement de vos seigneuries,
D'un tablier malin chargeant vos armoiries,
Et retirant tout le canon,
Les envieux dans l'écusson
Ont mis bien d'autres batteries.

---

(1) Dans le tems que le comte commerçait de gloire avec le roi de Prusse, il ne laissait pas d'avoir à sa femme-de-chambre des obligations bien plus essentielles, que celles que Molière avait à sa servante.

Malgré leurs efforts et leur cri,
Sur votre chef, si long-tems chancelante,
Vous avez affermi la couronne brillante
Et de comte et de bel-esprit,

Comte, relevez-vous, de grace ;
A vos lauriers, en vérité,
C'est à moi de céder la place.
Vous avez fait la meilleure préface
Et vous pouvez dans les quarante,
Choisir sur quel fauteuil vous voulez être assis,
Parmi les dix, ou bien parmi les trente (1).

Mais comment diable, moi qui suis des plus petits,
Moi, dont on a tiré seulement l'horoscope,
Et qui, jusqu'à ce jour, à ma gloire ai sursis.
Suis-je donc connu d'un marquis !
Chantre de mainte Pénélope,
Et très-peu des Neufs-Sœurs épris,
Dans un coin du café Procope,
Derrière un gros de Beaux-Esprits,
Je défiais le plus fin microscope,
Bienheureux d'avoir imité
De Conrart le sage silence,
Je me réjouissais d'avance.
D'esquiver la Divinité,
Quand le Prêtre vers moi s'avance ;
Et levant, à genoux, l'encensoir redouté :
-- Ah ! je sens mon indignité.

---

(1) On sait qu'à l'académie française il y a trente fauteuils affectés aux gens de lettres, et aux gens de qualité, dix chaises que ceux-là prennent pour des fauteuils.

Qu'on lise en aucun Almanach ;
Et parmi tous ces dieux, pris AB HOC et AB HAC,
Votre seule dédicace,
Du Panthéon vous guinde au maître-Autel. —
J'eus beau dire : tout vif, comme autrefois l'apôtre,
Avec Saint-Ange, avec le père Harel,
Avec la Mistringue et maint autre,
Il m'enlève au troisième ciel.
Maintenant que mon front, tout rayonnant de gloire,
De l'auréole est couronné,
Et que, grace à vous, du temple de Mémoire,
Pour moi, les deux battans sur leurs gonds ont tourné
Mon cher comte, en courtoisie
Je ne serai point vaincu :
De reconnaissance saisie,
Déjà ma Muse a gravé votre écu ;
Et je vous en préviens : s'il vous prend fantaisie
De me verser encor rasade d'ambroisie,
Je sais de vous certain trait de vertu
Que je m'étonne qu'on ait tu
Ce trait prête à la poésie.....
Et mon éloge sera lu.

Après avoir, pour ainsi dire reproduit Rivarol dans ces ouvrages, qui ont le plus développé ses talens et son mérite, nous croyons pouvoir rapprocher ici l'opinion qu'avait de ces

ces mêmes ouvrages et de leur auteur, le doyen actuel des poëtes, c'est une épître en vers à Rivarol : elle est enrichie de notes, parmi lesquelles on en reconnaîtra qui sont dues aux changemens qu'ont amenés la révolution : l'auteur a bien voulu nous permettre de l'insérer ici : nos lecteurs ne pourront que partager notre gratitude.

Epître au comte de Rivarol, en 1784 par Augustin Ximénez.

Qu'importe que ta prose à Berlin couronnée,
Dans Paris, chez Panckouke ait été condamnée ?
Malheur à l'écrivain qu'on ne censure pas.
On achète un triomphe à force de combats.
Le Salomon du Nord a tracé ta carrière.
Poursuis, jeune vainqueur, et marche à sa lumière.
Répands à pleines mains ce sel piquant et doux
Dont la Muse enjouée assaisonna tes choux (1).

---

(1) N. B. Le dialogue du NAVET et du CHOU; malice ingénieuse qui n'ôte rien au mérite du poëme

Enseigne à séparer dans le creuset du style,
Le plomb d'un traducteur (1) d'avec l'or de Virgile.

---

des JARDINS, et qui est terminé par ce vers, devenu proverbe :

Sa gloire passera, les Navets resteront.

(1) N. B. Le Franc de Pompignan traduisit aussi les Géorgiques. (*)

(*) La poésie de Le Franc de Pompignan ne fut pas toujours du PLOMB. Quel est l'amateur des beaux et bons vers, dont la mémoire n'ait pas conservé, avec autant de reconnaissance que de fidélité, cette superbe strophe d'une de ses odes, où il s'agit de la supériorité de Jean Baptiste Rousseau sur ses détracteurs ?

Le Nil a vu sur ses rivages
Des noirs habitans des déserts
Insulter par leurs cris sauvages
L'astre éclatant de l'Univers.
Cris impuissans ! fureurs bisarres !
Tandis que ces monstres barbares,
Poussaient d'insolentes clameurs,
Le Dieu poursuivant sa carrière
Versait des torrens de lumière
Sur ces obscurs blasphémateurs.

Apprends à distinguer Jean-Jacques de **** ,
Mauri, de Bossuet, et Boismond de Fléchier.
L'un par l'autre effacés, les Cottins reparaissent.
Ces Gaulois sont dans Rome et les Welches renaissent.

Sur le même théâtre où Corneille autrefois
Ressuscitait Cinna, pour l'exemple des Rois,
On voit un souverain, dans la Grande-Bretagne, (1)
Qui devient aussi fou que le roi de Cocagne,
Et durant la tempête, au parterre enchanté,
D'un front sans diadème offre la nudité.

Grace à l'actrice-auteur, qui peut-être en est vaine,
Médée impunément brave encor Melpomène.

Fayel, dans son charnier, épouvante les mœurs,
Et se déchiquetant devant les spectateurs,
Vient près du cœur haché par sa fureur jalouse,
Compter les râlemens de sa mourante épouse.
On rit des vains conseils d'un art judicieux.
L'oreille n'est plus rien, tout est fait pour les yeux.
On ne se lasse point du Barbier de Séville.

Cette strophe est un chef-d'œuvre de poésie ; seule elle vaut le plus beau et le meilleur poëme.

(1) N. B. Le ROI LEAR, tragédie de Shakespéar, dont M. Ducis a conservé toutes les beautés et pallié les fautes.

On admire, en bâillant, le Père de Famille.
Le peuple nonobstant la clameur du haro,
Pour la centième fois veut revoir Figaro.
Don-Japhet d'Arménie avec sa cavalcade
Peut à peine éveiller leur appétit malade.
Nos Ovide d'hier étaient Barthe et Dorat. (1)
Guibert croit surpasser la Harpe et Catinat.

Pour moi de qui l'enfance aux combats (2) exercée,
Négligea trop cet art d'habiller la pensée ;
De reproduire un mot qui tombé dans l'oubli,
De la rouille du tems se montre enorgueilli ;
Ce grand art d'avertir un lecteur qui sommeille,
Et d'agacer l'esprit en châtouillant l'oreille :
Moi ! qui par la louange un moment égaré
Avalant le poison qu'elle avait préparé ;
Crut pouvoir, comme un autre, émule de Linière,
Me glisser dans la foule, au-dessous de Lemierre ;
Aux honneurs du fauteuil me traîner à pas lents,
Et de quelques pavots couvrir mes cheveux blancs :
Où serais-je aujourd'hui, si ma persévérance

---

(1) LA FEINTE PAR AMOUR, ce modèle de goût, d'esprit et même de sentiment, n'en restera pas moins au théâtre.

(2) Au sortir de rhétorique, je portai les armes, et j'allai en Bohême au mois de mars 1742.

Du bien aimé Sédaine (1) eût trompé l'espérance;
S'il fallait sans égard pour la postérité,
Affubler Vatelet (2) de l'immortalité;
Faire d'un amateur un artiste sublime;
Prostituer la gloire, où suffirait l'estime,
Et d'un énergumène affectant les transports, (3)
Mentir au Dieu du goût en présence des morts?
Il me semble déjà qu'un essaim de poëtes,
Me suit en bourdonnant pour nombrer mes défaites
Et redemander compte à ma témérité,
De l'honneur que j'obtiens et qu'ils ont mérité.
Que nous sert (disent-ils), qu'entre ses premiers maîtres,

---

(1) N.B. Sédaine méritait et obtint la préférence, que je ne lui disputai point:

Son style est si dur, si bisarre,
Qu'entre les écrivains je n'ose le compter;
Mais il eut en partage un mérite plus rare:
Et ce fut le don d'inventer.

(2) N. B. C'était un homme aimable, qui n'était né ni peintre ni poëte, et qui voulut faire des vers et juger de la peinture.

(3) N. B. Boileau disait plaisamment, que c'était marcher un peu sur la cendre chaude.

Les fables d'Arragon (1) découvrent tes ancêtres ;
Que ton aïeul, soldat et Français par son cœur,
De Condé, dans Seneff (2) ait servi la valeur ;
Qu'au milieu des rochers d'une cité guerrière,
L'un des tiens, sans obstacle, au bout de sa carrière,
Choisi par ses égaux pour régner avec eux, (3)
Ait enflé ton espoir et l'orgueil de tes vœux ?
Si tu nous disputais une vaine fumée,
Que n'as-tu fait, pour toi, parler la Renommée ?
O combien je vous dois, généreux ennemis !
Votre utile rigueur m'a donné des amis (4).

---

(1) Don Garcie Ximénez fut roi de Navarre et d'Arragon, au commencement du dixième siècle. Sa race fut éteinte dans le treizième ; à moins que les Ximenez-Arréa-d'Arranda, ne l'aient continuée. Je ne me mêle point des généalogies ; et j'ai renoncé aux trônes.

(2) Le régiment de Royal-Rousillon, infanterie, que commandait Joseph Ximénez, eut beaucoup de part au succès de cette sanglante bataille, qui se donna le 11 août 1674.

(3) François Ximénez de Texada, élu grand-maître de Malte à l'âge de soixante-douze ans, en 1773, mort en 1775.

(4) N. B. On dirait qu'en 1784 j'avais d'avance

Profite de ma faute, et fuyant tout intrigue,
Dédaigne un-titre vain qui s'accorde à la brigue.
Cultive ta raison, sans abjurer les arts.

Des cieux où Galilée attira tes regards (1),
Développe aux humains l'admirable structure,
Et proclame le Dieu qu'atteste la nature.
Repousse l'athéïsme avec un bras d'airain. (2)
Tu sais si de nos jours, l'homme a besoin d'un frein.

Assemble les anneaux de la chaîne éternelle (3)
Qui lie à son auteur une ame universelle.
Viens nous environner des clartés de Newton.
Raisonne comme Clarke, écris comme Platon.

---

pressenti l'honneur que m'a fait le premier corps littéraire de la république française, par un arrêté du 28 messidor dernier.

(1) N. B. Le comte de Rivarol avait développé le systême de Galilée, avant que de commencer la traduction du Dante, c'est-à-dire, avant l'âge de vingt ans.

(2) N. B. Les ouvrages posthumes de Rivarol acheveront de prouver avec quelle constance il poursuit l'athéïsme.

(3) Que les athées se réjouissent ! ils n'auront

D'Euclide, ainsi que toi, dévorant la science,
Sans maître et sans rivaux, Pascal n'eut point d'enfance.
Mais ce même Pascal, l'oracle d'un parti,
Avec lui, sans retour, serait anéanti,
Si le premier rayon de sa mâle éloquence
Du jour qui luit encor n'eût hâté la naissance.
Nourri dans ton berceau du suc de ses leçons, (1)
L'âge mûr te promet les plus riches moissons;
Déjà dans nos remparts, de tes mains couronnée,
La Muse de Florence en triomphe est menée.
L'Enfer d'Alghiéri, malgré ses détracteurs,
D'un effroi salutaire a rempli ses lecteurs.
Ugolin, sans enfans, et non pas sans vengeance,
S'étonne du supplice (2), ainsi que de l'offense.
Ses muettes douleurs ont trouvé des accens.
Tu le peins tel qu'il fut, sans révolter les sens;
Et de ses grands tableaux la couleur rajeunie

---

plus à combattre un redoutable adversaire, qui avait retrempé les armes dont se servirent les Pascal et les Clarke.

(1) Le comte de Rivarol avait été élevé par des Jansénistes.

(2) N. B. Cet épisode du Dante a été heureusement imité par un poëte qui fut digne de remplacer Voltaire à l'académie.

Laisse voir leur beauté sans cacher ton génie.

Prends ton essor. Renonce à tous les protecteurs,
Du mérite naissant secrets persécuteurs.
Que des rives du Tage aux sources de la Sprée,
La langue de Boileau soit toujours plus sacrée :
Ajoute à son éclat : maintiens sa pureté ;
Conserve aussi sa grace et sur-tout sa gaîté ;
Qu'au vœu de l'amitié l'événement réponde,
Et de Voltaire absent, console un jour le monde.

Des poëtes avaient entrepris de peindre et de juger Rivarol ; Rivarol avait déjà prouvé qu'il savait lui-même juger les poëtes et les auteurs : voici comment cet ingénieux écrivain parlait de M. de Florian et d'un de ses ouvrages.

« Il paraît peu d'ouvrages dans notre littérature qui ne soient ou loués avec extase, ou impitoyablement écrasés ; avec cette observation pourtant, que le nombre des idoles l'emporte beaucoup sur celui des vic-

times : il n'y a que quelques infortunés sans amis et sans protecteurs, qu'on immole sans pitié ; les heureux sont innombrables. Il ne s'annonce presque pas de livres dans le cours d'une année, que ce ne soit *la plus belle alliance de la philosophie et de l'éloquence* ; *c'est toujours le livre qu'on attendait, et une révolution dans l'esprit humain paraît inévitable.* Tel avocat est mis sans façon au rang des Cicéron et des Démosthène, et l'auteur de quelques pièces fugitives s'assied sans pudeur à côté d'Horace et d'Anacréon. Il serait tems enfin, que plus d'un journal changeât de maxime : il faudrait mettre dans la louange la sobriété que la nature observe dans la production des grands talens, et cesser de tendre des pièges à l'innocence des provinces.

» Paris est la ville où on ignore le mieux la valeur et souvent l'existence d'une foule de livres : il faut avoir vécu en province ou à la campagne, pour avoir beaucoup lu. A Paris, l'esprit se soutient et s'agrandit dans la rapide sphère des événemens et des conversations ; en province, il ne subsiste que des lectures : aussi, faut-il choisir les hommes dans la capitale, et dans la province, ses livres.

» Ici l'ouvrage le plus vanté n'en impose à personne, ou n'en impose pas long-tems : on sait bientôt à quel parti l'auteur s'est attaché ; quelles mains le protègent ou l'élèvent, et les lumières acquises dans les cercles, dissipent les illusions où pourraient nous jetter les journalistes ; l'amour propre des auteurs mêmes n'en est pas dupe. En vain les trom-

pettes de la renommée ont proclamé telle prose ou tels vers ; il y a toujours, dans cette capitale, trente ou quarante têtes incorruptibles qui se taisent : ce silence des gens de goût sert de conscience aux mauvais écrivains, et les tourmente le reste de leur vie.

» Mais quand un livre prôné dans tous les journaux, et soutenu par un grand parti, arrive en province, l'illusion est complète, pour les jeunes gens sur-tout : ceux qui ont du goût s'étonnent de ne pas admirer, et la vogue d'un mauvais ouvrage fait chanceler leur raison : les autres se figurent que Paris regorge de grands talens, et que nous avons, en littérature, l'embarras des richesses.

» Il nous semble pourtant que les gens de lettres devraient eux-mêmes préférer

préférer l'analyse et une critique éclairée de leurs productions, à des éloges donnés sans discernement et sans mesure; les honneurs prodigués ne sont plus des honneurs. Quel auteur dramatique est flatté, aujourd'hui, d'être appellé à grand cris sur le théâtre par un parterre en délire?

» Faire des observations si sévères, c'est nous imposer la loi d'être justes et modérés, en les appliquant au roman de *Numa-Pompilius*, ouvrage important par son objet, et qui n'a pas eu le succès que devait naturellement en attendre son auteur.

» M. de Florian s'annonça d'abord par des productions fugitives et des pastorales d'un ton fort doux. Il avait dans son style cette pureté et cette élégance continues dont les

gens du monde se croient tous doués par excellence, et qui distinguent spécialement à leurs yeux les esprits de la capitale; aussi, se hâterent-ils de lui faire une réputation, charmés qu'un d'entr'eux eût pris la parole. Mais quand M. de Florian s'est élevé de petite pièce en petite pièce, jusqu'à une sorte d'épopée, les gens du monde l'ont abandonné aux gens de lettres; ils ont été de feuille en feuille ses amis jusqu'au volume.

» Cette conduite des gens du monde, qui semble cruelle au premier coup-d'œil, est pourtant conséquente à leurs idées. La réputation, la renommée, cette vie enfin qui, selon l'exprersion de Pope, respire sur les lèvres d'autrui, n'est rien que de la vogue et du bruit pour les hommes du monde : il leur semble qu'après Catulle il faut aussi que Tibulle soit à la mode, et

qu'au défaut de l'un, ils en auront toujours un autre ; mais pour les gens de lettres, la renommée est tout ; à qui sacrifie le présent, il faut l'avenir entier pour dédommagement. Si les gens du monde en avaient cette idée, ils affecteraient moins de se scandaliser des querelles des gens de lettres ; ils verraient qu'étant plus sensibles que le reste des hommes, ils doivent être plus irritables ; et ce qui prouve qu'ils sont plus sensibles, c'est qu'ils donnent beaucoup de sensations : la nature tonne à l'oreille de l'homme de lettres, quand elle murmure à peine à celle des gens du monde. Ils se disputent d'ailleurs une maîtresse dont les charmes s'accroissent du nombre des amans qui l'entourent et des faveurs qu'elle accorde, je veux dire la gloire. Mais, direz-vous peut-être, la gloire n'est que fumée : j'en con-

viens, mais l'homme n'est que poussière.

» C'est donc entre de telles mains que devait naturellement tomber M. de Florian, puisqu'il s'occupait d'un sujet important; il faut bien être jugé par ses pairs.

» On a d'abord senti que ce n'était ni avec l'esprit, ni sur le ton de ses premiers opuscules, que M. de Florian devait peindre le législateur de Rome. Voltaire produisant une pièce fugitive, était Hercule maniant de petits fardeaux, et les faisant voltiger sur ses doigts; son excès de force était sa grace. Mais quand, avec la même dose de poésie, il est entré dans l'épopée, il n'a fait que la *Henriade*. Il fallait donc que M. de Florian se fit ici un nouveau style et une toute autre manière; en traitant un

sujet vaste, il faut savoir élever ses conceptions et sa voix : les grandes entreprises ne renversent que les petites fortunes.

» L'ingénieuse modestie de l'auteur qui se fait remarquer dans la gravure qui est à la tête de son livre, a forcé tout le monde à comparer *Numa* à *Télémaque*; plus il a craint d'être écrasé par la comparaison, plus on s'est obstiné à la faire. Examinons les causes du succès prodigieux de *Télémaque*, et nous découvrirons aussitôt celles du malheur de *Numa*.

» Le *Télémaque* parut dans des circonstances admirables; le siècle était purement littéraire, et la discussion ou la philosophie n'avaient pas encore intimidé les imaginations jusqu'à un certain point. Ce beau roman parut être une sublime traduc-

tion d'Homère ; ce fut une autre *Odyssée*, et comme on a dit ailleurs, le *Télémaque* fut trouvé plus antique que les ouvrages des anciens. Il était composé pour un prince sur qui reposaient de grandes destinées. Mais ce qui, plus que tout cela, fit au *Télémaque* sa prodigieuse fortune, ce sont les allusions au règne, à la personne et à toute la cour de Louis XIV ; chacun cherchait des vengeances dans cet ouvrage, et les y trouvait.

» *Numa* n'a aucun de ces avantages ; il n'y a aucune allusion à faire ; il paraît après *Séthos* et *Télèphe* qui sont tombés ; et comme on pourrait fort bien soutenir que le *Télémaque*, s'il paraissait aujourd'hui pour la première fois, n'aurait pas la moitié de son succès, il est naturel de croire que *Numa*, cent ans plutôt,

en aurait eu d'avantage. Ajoutons à cela que le *merveilleux* de *Numa-Pompilius* ne peut se comparer à celui du *Télémaque*. Pour tout homme qui connaît l'antiquité, il y a toujours deux mythologies, et toutes deux d'un intérêt bien différent. Ovide n'est plus le même, quand, vers la fin des *Métamorphoses*, il passe des fables grecques aux fables étrusques, et pour arriver en parallèle, Mentor, ou Minerve, Hercule, Philotète, Ulysse, Idomenée, Calypso, sont toute autre chose que des Tullus ou des Tatius, une Hersilie ou un Léo; toute cette poussière des Latins disparaît devant *la poétique cendre d'Illion*. Il y a sur les fables des Grecs je ne sais quelle vapeur magique qui se dissipe quand on arrive *aux Mille et une Nuits* des autres peuples. Il y a plus, ils sont nos aînés en poésie et même en

philosophie, et nous leur confirmons nous-mêmes chaque jour ce double privilège. L'auteur sera toujours le fils de Vénus, Cérès toujours le pain, Bacchus toujours le vin. L'amitié et la fraternité rappelleront toujours Castor et Pollux, Oreste et Pylade. Le doute sera toujours le scepticisme; les atômes seront toujours l'épicuréisme, etc. : avec leur mythologie, iis ont baptisé toutes les passions, avec leur philosophie, tous les systêmes.

» Enfin Télémaque cherchant son père de mer en mer, et de rivage en rivage, vendu en Egypte et perdu dans les déserts d'Oasis, l'emporte sur Numa caché dans les Alpes, et cela parce que Télémaque, en cherchant Ulysse, cherche aussi à devenir un grand roi. Telle est peut-être aussi l'humanité, qu'un fils, cher-

chant son père, nous touche autrement qu'un prince philosophe préludant à la royauté ; la nature a fait des fils et des pères, et non des sujets et des maîtres :

Mentem mortalla Tangunt.

» Il faut donc convenir que M. de Florian n'a point eu, comme Fénélon, le bonheur du sujet. Son imagination se promène dans des landes arides, et son style n'y est jamais rafraîchi par ces heureux sîtes et ces rians paysages qu'on rencontre si souvent dans le *Télémaque*.

» On a aussi remarqué dans *Numa* un défaut absolu de mouvement et de variété ; on a dit que la pureté et l'élégance ne suffisaient pas dans un ouvrage de cette nature ; il n'y a que les expressions créées qui portent un

écrivain à la postérité. M. de Florian paraît avoir des lois somptuaires dans un style, et son sujet exigeait un peu de luxe.

» Enfin, le reproche le plus grave qu'on ait fait à Numa, c'est d'être plutôt un prince dévot et aventurier qu'un législateur. On s'attendait à trouver dans ce roman épique les idées et les résultats qui ont cours en Europe depuis tant d'ouvrages répandus en France, en Angleterre et en Italie sur la politique et la législation. Mais à quoi sert d'analyser plus longtems un écrivain, de qui les femmes ont exigé décidément qu'il serait de l'académie, et de qui l'académie a exigé un ouvrage qui ferait nécessairement un volume? Le critique économe, qui veut prendre le plus court chemin, doit compter les tâches dans Racine, et

les beautés dans Crébillon. J'aurais donc mieux fait de noter d'abord une ou deux pages de *Numa Pompilius.* »

La traduction de *l'Enfer, poème du Dante,* par Rivarol, a eu une célébrité trop méritée, pour qu'il soit besoin d'en reproduire ici aucun fragment. L'*historien des langues*, en traduisant, ne pouvait qu'être habile; mais ce choix, de sa part, est un hommage de plus qu'il a rendu et au poëte italien, et à la langue italienne. Un tel hommage ajoute encore aux honneurs dûs à la mémoire de l'un et à la gloire de l'autre; celle du traducteur lui-même en acquiert un nouveau lustre.

Mais il faut entendre Rivarol dans tout le discours qu'il a placé en tête de cette traduction; omettre un seul

paragraphe, une seule phrase; ce serait dérober les rayons à la lumière ou les faire diverger, lorsqu'elle doit être répandue à flots, et arriver jusqu'à nous comme par autant de lignes directes.

« Il n'est guère, dans la littérature, de nom plus imposant que celui du Dante. Le génie d'invention, la beauté des détails, la grandeur et la bizarrerie des conceptions, lui ont mérité, je ne dis pas la première ou la seconde place entre Homère et Milton, Tasse et Virgile, mais une place à part. Je vais parler un moment de sa personne et de ses ouvrages, et présenter ensuite son poëme *de l'Enfer*, la plus extraordinaire de ses productions.

» *Dante Alighieri* naquit à Florence en 1265, d'une famille ancienne

hommes

et illustrée. Ayant perdu son père de bonne heure, il passa à l'école de Brunel, Latin, un des plus savans hommes du tems; mais il s'arracha bientôt aux douceurs de l'étude, pour prendre part aux événemens de son siècle.

» L'Italie était alors toute en confusion; ses plus grandes villes étaient érigées en république, tandis que les autres suivaient la fortune de quelques petits tyrans. Mais deux factions désolaient sur-tout ce beau pays; l'une des Gibelins, attachée aux empereurs, et l'autre des Guelfes (1), qui

---

(1) Il serait difficile de faire des recherches satisfaisantes sur l'origine de ces factions et du nom singulier qu'on leur donna: l'histoire n'offre que des incertitudes là-dessus. On trouve seulement que dès le dixième siècle, l'Italie, remplie d'armées allemandes et pre-

soutenait les prétentions des papes. Il y avait plus de soixante ans que les Césars allemands n'avaient mis le pied en Italie, quand le Dante entra dans les affaires; et cette absence avait prodigieusement affaibli leur parti. Les papes avaient toujours eu l'adresse de leur susciter des embarras dans l'empire, et de leur opposer les rois de France : de sorte que les empereurs ne venant à Rome que pour punir un pontife ou imposer des tributs aux villes coupables, revolaient aussitôt en Allemagne, pour appaiser les troubles, et l'Italie leur échappait. Leur malheur fut, dans tous les tems, de ne pas demeurer à Rome : elle serait devenue la capitale de leurs états, et les papes auraient été soumis sous l'œil du maître.

---

nant parti pour ou contre, s'accoutumait à ces dénominations de *Guelfes* et de *Gibelins*,

» Au treizième siècle, la république de Florence était entièrement Guelfe; et s'il y avait quelques Gibelins parmi ses habitans, ils se tenaient cachés : mais ils dominaient ailleurs, et on se battait fréquemment. Le Dante, dont les aïeux avaient été Guelfes, se trouva à la bataille de Campaldino, que les Florentins livrèrent aux Gibelins d'Arezzo, et qui fut une des plus sanglantes. On voit encore, dans les histoires du tems, qu'il contribua, par sa valeur, à la victoire de Caprona, remportée aussi par les Florentins sur les républicains de Pise.

» Un peu de calme ayant succédé à tant d'orages, le poète en profita pour se livrer à son goût pour les lettres et aux charmes d'un amour heureux. Béatrix, qu'il aima, est immortelle comme Laure; et peut-être la destinée de ces deux femmes est-

elle digne d'observation : mortes toutes deux à la fleur de leur âge, et toutes deux chantées par les plus grands poètes de leur siècle.

» Le Dante se maria en 1291, et eut plusieurs enfans ; mais il ne trouva pas le bonheur avec sa femme, et fut contraint de l'abandonner. Le dessin, la musique et la poésie le consolèrent et partagèrent ses momens, jusqu'à ce qu'il devint homme public en 1300 : c'est-là l'époque de tous ses malheurs. Il était âgé de trente-cinq ans, lorsqu'il fut nommé prieur de la république ; dignité qui revient à celle des anciens décemvirs ; mais les prieurs n'étaient qu'au nombre de huit. Ces magistrats, malgré leur autorité violente, ne tenaient pas d'une main ferme le gouvernail de l'état, puisque, outre les querelles du sacerdoce et de l'empire, la république

nourrissait encore des inimitiés intestines; et voici qu'elle en fut la source :

» Pistoye, ville du territoire de Florence, était depuis long-tems troublée par les intrigues de deux familles puissantes, et ces intrigues avaient produit deux partis, qu'on appela *les Blancs* et *les Noirs*, pour les mieux distinguer sans doute. Le sénat, afin d'éteindre ces dissentions, attira autour de lui les principales têtes de la discorde; mais ce levain, au lieu de se perdre dans la masse de l'état, aigrit tellement les esprits, qu'il fallut bientôt être Noir ou Blanc à Florence comme à Pistoye : c'était chaque jour des affronts et des atrocités nouvelles. Les choses furent portées au point que, pour sauver la république, le Dante persuada à ses collègues d'envoyer en exil les

chefs des deux partis : ce qui fut exécuté.

» Après cet événement, il se flattait d'une paix durable, lorsqu'étant allé en ambassade à Rome, les Noirs profitèrent de son absence, mirent à leur tête Charles de Valois, frère de Philippe-le-Bel, et secrettement aidés par Boniface VIII, rentrèrent dans la ville. Aussitôt tout changea de face : les Blancs, déclarés ennemis de la patrie, furent chassés ; et le Dante, qui était soupçonné de leur être favorable, apprit à-la-fois son exil et la perte de ses biens.

» Dans son malheur, il s'attacha aux Gibelins ; et comme en ce moment Henri de Luxembourg était venu se faire couronner à Rome, ce parti avait repris vigueur, et l'Italie était dans l'attente de quelque grande ré-

volution : si bien que le Dante conçut le projet de se faire ouvrir par les armes les portes de Florence. Aussi coupable et moins heureux que Coriolan, il courait de l'armée des mécontens aux camps de l'empereur, passant sa vie à faire des tentatives infructueuses, et témoin de toutes les humiliations des impériaux.

» C'est avec aussi peu de succès qu'il eu recours aux supplications, comme on le voit par une lettre au peuple de Florence, qui commence par ces mots : *Popule mee, quid feci tibi?* Renonçant enfin à tout espoir de retour, il se mit à voyager, parcourut l'Allemagne, et vint à Paris, où, comme on l'a dit du Tasse, on assure qu'il travaillait à ses poëmes. Forcé, dans la suite, d'implorer la protection des princes d'Italie, il vécut dans différentes cours, et mourut

en 1321, âgé de cinquante six ans, chez Gui de Polente, prince de Ravenne.

» Le Dante, à-la-fois guerrier, négociateur et poète, eut sans doute des succès et quelques beaux momens : mais pour avoir passé la moitié de sa vie dans l'exil et l'indigence, il doit augmenter la liste des grands hommes malheureux. C'est ainsi qu'il s'en exprime lui-même, en déplorant la perte de ses biens et de son indépendance. « Par-tout où se parle cette
» langue toscane, on m'a vu errer et
» mendier ; j'ai mangé le pain d'au-
» trui et savouré son amertume. Na-
» vire sans gouvernail et sans voile,
» poussé de rivage en rivage par le
» souffle glacé de la misère, les peu-
» ples m'attendaient à mon passage,
» sur un peu de bruit qui m'avait
» précédé, et me voyaient autre

» qu'ils n'auraient osé le croire : je
» leur montrais les blessures que me
» fit la fortune, qui déshonorent
» celui qui les reçoit. »

» A une sensibilité profonde et à la plus haute fierté, le Dante joignait encore cette ambition des républiques, si différente de l'ambition des monarchies. Quand son sénat, qui ne faisait pas tout ce qu'il en eût desiré, le nomma à l'ambassade de Rome, ce poète, considérant l'état de crise où il laissait la république, et le péril de confier cette légation à un autre, dit ce mot devenu célèbre : « *S'io vo, chi* » *sta, e s'io sto, chi va :* si je pars, » qui reste, et *si je reste, qui part?* » Quoique logé chez le prince de Ravenne, il ne laissa pas de raconter, dans son *Enfer*, l'aventure délicate et désastreuse arrivée à la fille de ce prince; et lorsqu'après son exil, il se

fut réfugié auprès de Can de l'Escale, il conserva dans cette cour ses manières républicaines.

» Un jour ce petit souverain lui disait : « Je suis étonné, messer
» Dante, qu'un homme de votre mé-
» rite n'ait point l'art de captiver les
» cœurs, tandis que le fou même de
» ma cour a gagné la bienveillance
» universelle. Vous en seriez moins
» étonné, répondit le poète, si vous
» saviez combien ce qu'on nomme
» amitié et bienveillance, dépend de
» la sympathie et des rapports ! »

» Les différens ouvrages qui nous restent de lui (1), attestent par-tout

---

(1) En voici la liste : CANZONNI, SONNETTI, VITA NUOVA, CONVIVIS, EGLOGHE, EPISTOLE, VERSI HEROICI, ALLEGORIA SO-

la mâle hardiesse de son génie. On sait avec quelle vigueur il a plaidé la cause des rois contre les papes, dans son *Traité de la Monarchie*, et même dans ses poëmes. On trouve, par exemple, ces vers sur l'union du pouvoir spirituel et temporel, au seizième chant *du Purgatoire*.

De la terre et du ciel les intérêts divers
Avaient donné long-tems deux chefs à l'Univers;
Rome alors florissait dans une paix profonde,
Deux soleils éclairaient cette reine du monde :
Mais sa gloire a passé, quand l'absolu pouvoir
A mis aux mêmes mains le sceptre et l'encensoir (1).

FRA VIRGILIO, *de vulgari éloquentiâ*, *de Monarchiâ*, *et la* DIVINA COMEDIA.

(1) Il fait ailleurs une vive apostrophe à l'empereur, qu'il appelle *César Tudesque*, le conjurant de ne pas oublier son Italie, le *jardin de l'Empire*, pour les glaçons de l'Autriche, et l'invitant à venir enfourcher les

Par-tout ce poëte a heurté les préjugés de son tems ; et ce tems est un des plus malheureux que l'histoire nous présente. Les violences scandaleuses des papes, les disgraces et la fin de la maison de Souabe, lés crimes de Mainfroi, les cruautés de Charles d'Anjou, les funestes croisades de St. Louis et sa fin déplorable ; la terreur des armes musulmanes ; plus encore les calamités de

---

arçons de cette belle monture qui attend son maître depuis si long-tems.

Si l'Empereur avait montré au Pape, dans leur entrevue à Vienne, cette invitation du poëte italien, je ne vois pas ce que le pontife aurait pu répondre ; car le Dante connaissait fort bien les droits du sacerdoce et de l'Empire, et on ne doute point à Rome, qu'il n'y ait encore plus de théologie que de poésie dans la *divina Comédia*.

l'Italie,

l'Italie désolée par les guerres civiles et les barbaries des tyrans ; enfin, les allarmes religieuses, l'ignorance et le faible de tous les esprits qui aimaient à se consterner pour des prédictions d'astrologie : voilà les traits qui donnent à ces tems une phisionomie qui les distingue.

Quoique le génie n'attende pas des époques pour éclore, supposons cependant que dans un siècle effrayé par tant de catastrophes, et dans le pays même, théâtre de tant de discordes ; il se rencontre un homme de génie, qui, s'élevant au milieu des orages, parvienne au gouvernement de sa patrie ; qu'ensuite exilé par des citoyens ingrats, il soit réduit à traîner une vie errante et à mendier les secours de quelques petits souverains : il est évident que les malheurs de son siècle et ses pro-

pres infortunes, feront sur lui des impressions profondes, et le disposeront à des conceptions mélancoliques ou terribles.

Tel fut le Dante, qui conçut dans l'exil son poëme de l'*Enfer*, du *Purgatoire* et du *Paradis*, embrassant dans son plan les trois règnes de la vie future, et s'attirant toute l'attention d'un siècle où on ne parlait que du jugement dernier, de la fin de ce monde, et de l'avénement d'un autre.

Il y a deux grands acteurs dans ce poëme; Béatrix, cette maîtresse tant pleurée, qui doit lui montrer le paradis; et Virgile, son poëte par excellence, qui doit le guider aux enfers et au purgatoire.

Il descend donc aux enfers sur les

pas de Virgile, pour s'y entretenir avec les ombres des papes, des empereurs et des autres personnages du tems, sur les malheurs de l'Italie, et particuliérement de Florence : ce n'est qu'en passant qu'il touche aux questions sur la vie future dont le monde s'occupait alors.

Comme il savait tout ce qu'on pouvait savoir de son tems, il met à profit les erreurs de la géographie, de l'astronomie et de la physique ; et le triple théâtre de son poëme se trouve construit avec une intelligence et une économie admirables. D'abord la terre creusée jusques dans son centre, offre dix grandes enceintes qui sont toutes concentriques. Il n'est point de crime qui soit oublié dans la distribution des supplices que le poëte rencontre d'un cercle à l'autre : souvent une en-

ceinte est partagée en différens donjons ; mais toujours avec une telle suite dans la gradation des crimes et des peines, que Montesquieu n'a pas trouvé d'autres divisions pour son *Esprits des Lois*.

» Il faut observer que dans cette immense spirale, les cercles vont en diminuant de grandeur, et les peines en augmentant de rigueur, jusqu'à ce qu'on rencontre Lucifer garrotté au centre du globe, et servant de pierre angulaire à tout l'Enfer. Observons encore ici qu'une spirale et des cercles sont une de ces idées simples, avec lesquelles on obtient aisément une éternité ; l'imagination n'y perd jamais de vue les coupables, et s'y effraye davantage de l'uniformité de chaque supplice : un local varié des théâtres différens auraient été une invention moins heureuse.

» Le Dante et son guide sortent ensemble des ténèbres et des flammes de l'abîme par des routes fort étroites ; mais ils ont à peine passé le point central de la terre, qu'ils tournent transversalement sur eux-mêmes ; et la tête se trouvant où étaient les pieds, ils montent au lieu de descendre. Arrivés à l'hémisphère qui répond au nôtre, ils découvrent un nouveau ciel et d'autres étoiles. Le poëte profite de l'idée où on était alors, qu'il n'y avait pas d'antipodes, pour y placer le Purgatoire ?

» C'est une colline dont le sommet se perd dans le ciel, et qui peut avoir en hauteur, ce qu'à l'Enfer en profondeur. Les deux poëtes s'élèvent de division en division et de clartés en clartés, trouvant sans cesse des punitions qui deviennent toujours plus légères. Le lecteur s'é-

lève et respire avec eux : il entend par-tout le langage consolant de l'espérance, et ce langage se sent de plus en plus du voisinage des cieux. La colline est enfin couronnée par le Paradis terrestre : c'est là que Béatrix paraît, et que Virgile abandonne le Dante.

» Alors il monte avec elle de sphère en sphère, de vertus en vertus, par toutes les nuances du bonheur et de la gloire, jusques dans les splendeurs du ciel empirée ; et Béatrix l'introduit au pied du trône de l'Eternel.

» Etrange et admirable entreprise ! Remonter du dernier gouffre des Enfers jusqu'au sublime sanctuaire des cieux ; embrasser la double hiérarchies des vices et des vertus, l'extrême misère et la suprême félicité, le

tems et l'éternité ; peindre à-la-fois l'Ange et l'Homme, l'auteur de tout mal et le Saint des Saints ! Aussi on ne peut se figurer la sensation prodigieuse que fit sur toute l'Italie ce poëme national, rempli de hardiesses contre les papes ; d'allusions aux événemens récens et aux questions qui agitaient les esprits ; écrit, d'ailleurs, dans une langue au berceau, qui prenait entre les mains du Dante une fierté qu'elle n'eut plus après lui, et qu'on ne lui connaissait pas avant. L'effet qu'il produisit fut tel, que, lorsque son langage rude et original ne fut plus entendu, et qu'on eût perdu la clef des allusions, sa grande réputation ne laissa pas de s'étendre dans un espace de cinq cens ans, comme ces fortes commotions, dont l'ébranlement se propage à d'immenses distances.

» L'Italie donna le nom de *divin* à ce poëme et à son auteur ; et quoiqu'on l'eut laissé mourir en exil, cependant ses amis et ses nombreux admirateurs, eurent assez de crédit, sept à huit ans après sa mort, pour faire condamner le Poëte Cecco d'Ascoli à être brûlé publiquement à Florence, sous prétexte de magie et d'hérésie, mais réellement parce qu'il avait osé critiquer le Dante. Sa patrie lui éleva des monumens et envoya, par décret du sénat, une députation à un de ses petits-fils, qui refusa d'entrer dans la maison et les biens de son aïeul. Trois papes ont depuis accepté la dédicace *de la divina Comedia*, et on a fondé des chaires pour expliquer les oracles de cette obscure *divinité*. (1)

---

(1) Le Dante n'a pas donnè le nom de *Comédie*, aux trois grandes parties de son poë-

» Les longs commeutaires n'ont pas éclairci les difficultés ; la foule des commentateurs n'ayant vu partout que la théologie : mais ils auraient dû voir aussi la mythologie, car le poëte les a mêlées. Ils veulent tous que le Dante soit *la partie animale*, ou les sens ; Virgile, *la philosophie morale*, ou la simple raison ; et Béatrix, *la lumière revelée*, ou la théologie. Ainsi, l'homme grossier, représenté par le Dante, après s'être égaré dans une forêt obscure, qui signifie, suivant eux, les orages de la jeunesse, est ramené par la

---

me, parce qu'il finit d'une manière heureuse, ayant le Paradis pour dénouement, ainsi que l'ont cru les commentateurs ; mais parce qu'ayant honoré l'*Enéïde*. du nom *d'Alta tragedia*, il a voulu prendre un titre plus humble, qui convint mieux au syle qn'il emploie, si différent en effet de celui de son maître

raison à la connaissance des vices et des peines qu'ils méritent; c'est-à-dire, aux Enfers et au Purgatoire : mais quand il se présente aux portes du ciel, Béatrix se montre, et Virgile disparaît. C'est la raison qui fuit devant la théologie.

» Il est difficile de se figurer qu'on puisse faire un beau poëme avec de telles idées ; et ce qui doit mettre en garde contre ces sortes d'explications, c'est qu'il n'est rien qu'on ne puisse plier sous l'allégorie avec plus ou moins de bonheur. On n'a qu'à voir celle que le Tasse à lui-même trouvée dans sa Jérusalem.

» Mais il est tems de nous occuper du poëme de l'*Enfer* en particulier, de son coloris, de ses beautés et de ses défauts.

» Au tems où le Dante écrivait, la littérature se réduisait en France, comme en Espagne, aux petites poësies des troubadours. En Italie, on ne faisait rien d'important dans la langue du peuple; tout s'écrivait en latin. Mais le Dante ayant à construire son monde idéal, et voulant peindre pour son siècle et sa nation (1), prit ses matériaux où il les trouva : il fit parler une langue qui avait bégayé jusqu'alors, et les mots extroardinaires qu'il créait au besoin, n'ont servi qu'à lui seul. Voilà une des causes de son obscurité. D'ail-

(1) C'est un des grands défauts du poëme, d'être fait un peu trop pour le moment; de là vient que l'auteur ne s'attachant qu'à présenter les nouvelles tortures qu'il invente, court toujours en avant, et ne fait qu'indiquer les aventures. C'était assez pour son tems; pas assez pour le nôtre.

leurs il n'est point de poëte qui tende plus de pièges à son traducteur ; c'est presque toujours des bizarreries, des énigmes ou des horreurs qu'il lui propose : il entasse les comparaisons les plus dégoûtantes, les allusions, les termes de l'école et les expressions les plus basses : rien ne lui paraît méprisable, et la langue française chaste et timorée s'effarouche à chaque phrase. Le traducteur a sans cesse à lutter contre un style affamé de poësie, qui est riche et point délicat, et qui dans cinq ou six tirades épuise ses ressources et lui dessèche ses palettes. Quel parti donc prendre ? Celui de ménager ses couleurs ; car il s'agit d'en fournir aux dessins les plus fiers qui aïent été tracés de main d'homme ; et lorsqu'on est pauvre et délicat, il convient d'être sobre. Il faut sur-tout varier ses inversions : le Dante dessine

sine quelquefois l'attitude de ses personnages par la coupe de ses phrases ; il a des brusqueries de style qui produisent de grands effets ; et souvent dans la peinture de ses supplices il emploie une fatigue de mots, qui rend merveilleusement celle des tourmentés. L'imagination passe toujours de la surprise que lui cause la description d'une chose, à l'effroi que lui donne nécessairement la vérité du tableau : il arrive de là que ce monde visible ayant fourni au poëte assez d'images pour peindre son monde idéal, il conduit et ramène sans cesse le lecteur de l'un à l'autre ; et ce mêlange d'événemens si invraisemblables et de couleurs si vraies, fait toute la magie de son poëme.

» Le Dante a versifié par tercets, ou rimes triplées ; et c'est, de tous

les poëtes, celui qui, pour mieux porter le joug, s'est permis le plus d'expressions impropres et bizarres : mais aussi, quand il est beau, rien ne lui est comparable. Son vers se tient de bout par la seule force du substantif et du verbe, sans le concours d'une seule épithète. (1)

» Si les comparaisons et les tortures que le Dante imagine, sont quelquefois horribles, elles ont tou-

---

(1) Tels sont sans doute aussi les beaux vers de Virgile et d'Homère ; ils offrent à-la-fois la pensée, l'image et le sentiment ; ce sont de vrais polypes, vivans dans le tout, et vivans dans chaque partie ; et dans cette plénitude de poësie, il ne peut se trouver un mot qui n'ait une grande intention. Mais on n'y sent pas ce goût âpre et sauvage, cette franchise qui ne peut se lier avec la perfection, et qui fait le caractère et le charme du Dante.

jours un côté ingénieux, et chaque supplice est pris dans la nature du crime qu'il punit. Quant à ses idées, les plus bizarres, elles offrent aussi, je ne sais quoi de grand et de rare, qui étonne et qui attache le lecteur. Son dialogue est souvent plein de vigueur et de naturel, et tous ses personnages sont fièrement dessinés. La plupart de ses peintures ont encore aujourd'hui la force de l'antique et la fraîcheur du moderne, et peuvent être comparées à ces tableaux d'un coloris sombre et effrayant, qui sortaient des ateliers de Michel Ange et des Carraches, et donnaient à des sujets empruntés de la religion, une sublimité qui parlait à tous les yeux.

» Il est vrai que dans cette immense galerie de supplices, on ne rencontre pas assez d'épisodes; et

malgré la briéveté des chants, qui sont comme des repos placés de très-près, le lecteur le plus intrépide ne peut échapper à la fatigue. C'est le vice fondamental du poëme.

» Enfin, du mélange de ses beautés et de ses défauts, il résulte un poëme qui ne ressemble à rien de ce qu'on a vu, et qui laisse dans l'ame une impression durable. On se demande, après l'avoir lu, comment un homme a pu trouver dans son imagination tant de supplices différens, qu'il semble avoir épuisé les ressources de la vengeance divine; comment il a pu, dans une langue naissante, les peindre avec des couleurs si chaudes et si vraies; et dans une carrière de trente-quatre chants, se tenir sans cesse la tête courbée dans les enfers.

» Au reste, ce poëme ne pouvait paraître dans des circonstances plus malheureuses : nous sommes trop près ou trop loin de son sujet. Le Dante parlait à des esprits religieux, pour qui ces paroles étaient des paroles de vie, et qui l'entendaient à demi-mot ; mais il semble qu'aujourd'hui on ne puisse plus traiter les grands sujets mystiques d'une manière sérieuse. Si jamais, ce qu'il n'est pas permis de croire, notre théologie devenait une langue morte, et s'il arrivait qu'elle obtînt, comme la mythologie, les honneurs de l'antique ; alors le Dante inspirerait une autre espèce d'intérêt : son poëme s'élèverait comme un grand monument au milieu des ruines des littératures et des religions. Il serait plus facile à cette postérité reculée, de s'accommoder des peintures sérieuses du poëte, et de se pénétrer

de la véritable terreur de son enfer ; on se ferait chrétien avec le Dante, comme on se fait payen avec Homère. (1)

» Voilà le précis du poëme ; il est long et ne dit pas tout ; mais on trouvera semées, dans les notes, ajoute Rivarol, les idées qui manquent ici ; l'application en sera plus facile et moins éloignée que si on les eût fait entrer dans le discours préliminaire, et qu'il eût ensuite fallu les transpor-

---

(1) Je serais tenté de croire que ce poëme aurait produit de l'effet sous Louis XIV, quand je vois Pascal avouer dans ce siècle, que la sévérité de Dieu envers les damnés, le surprend moins, que sa miséricorde envers les élus. On verra par quelques citations de cet éloquent misantrhope, qu'il était bien digne de faire l'Enfer, et que peut-être celui du Dante lui eût semblé trop doux.

ter et les appliquer de mémoire, en lisant le poëme.

» Comme on a beaucoup parlé des traductions, je n'en dirai qu'un mot en finissant, pour ne pas paraître mépriser ce genre de travail, ou l'estimer plus qu'il ne vaut. J'ai donc pensé qu'elles devraient servir également à la gloire du poëte qu'on traduit, et au progrès de la langue dans laquelle on traduit; et ce n'est pourtant point là qu'il faut lire un poëte; car les traductions éclairent les défauts et éteignent les beautés; mais on peut assurer qu'elles perfectionnent le langage.

» En effet, la langue française ne recevra toute sa perfection, qu'en allant chez ses voisins pour commercer et pour reconnaître ses vraies richesses; en fouillant dans l'anti-

quité, à qui elle doit son premier levain, et en cherchant les limites qui la séparent des autres langues. La traduction seule lui rendra de tels services. Un idiôme étranger, proposant toujours des tours de force à un habile traducteur, le tâte, pour ainsi dire, en tous les sens : bientôt il sait tout ce que peut ou ne peut pas sa langue ; il épuise ses ressources, mais il augmente ses forces, sur-tout lorsqu'il traduit les ouvrages d'imagination, qui secouent les entraves de la construction grammaticale, et donnent des aîles au langage.

» Notre langue n'étant qu'un métal d'alliage, il faut la dompter par le travail, afin d'incorporer ses divers élémens. Sans doute elle n'acquerra jamais ce principe d'unité qui fait la force et la richesse du grec ;

mais elle pourra peut-être un jour s'approcher de la souplesse et de l'abondance de la langue italienne, qui traduit avec tant de bonheur. Quand une langue a reçu toute sa perfection, les traductions y sont aisées à faire, et n'apportent plus que des pensées.

» Puisqu'on va parcourir des lieux peuplés d'ombres, de mânes et de phantômes, il est bon de dire un mot sur ce que les anciens entendaient par ces expressions.

» Ils distinguaient après la mort, l'*ame*, le *corps* et l'*ombre*.

» L'ame était une portiou de l'esprit qui anime l'univers; une subtile quintessence; un rayon très-épuré; mais c'était toujours de la matière, et quoiqu'elle ne tombât

pas sous les sens, on ne la croyait pas pur esprit : tout avait alors une forme, et occupait un lieu quelconque. Seulement on lui donnaït quelquefois la figure d'un papillon qui s'échappe de la bouche du mourant, pour exprimer son excessive légèreté, et non pour assigner sa véritable forme qui n'était pas déterminée.

» Mais l'ombre différait de l'ame, en ce quelle retenait la figure et l'apparence du corps. Elle en était le *spectre*, le *simulacre*, le *fantôme* ; et bien qu'elle fût d'une matière assez ténue pour échapper au toucher, cependant elle était visible, et conservait les idées, les goûts, les affections que le mort avait eu dans sa vie.

» Les noms d'ombre, de spectre,

de simulacre, de fantôme, signifient donc toute image et représentation de l'homme. Les mânes signifient *restes*, et désignent ce qui survit à l'homme, ce qui est *permanent* après lui. Toutes ces expressions emportent la même idée : ce sont les mânes ou l'ombre d'un mort qu'on rencontre aux enfers ; c'est encore cela qu'on voit errer autour de son tombeau. Observez pourtant que le génie du défunt était autre chose : il gardait le sépulcre, et le montrait sous la forme de quelque animal, symbole de la qualité dominante du mort. Énée, faisant des libations à son père, voit sortir du mausolée un beau serpent, emblême de la haute sagesse de ce héros. Il arrivait quelquefois qu'un homme voyait son génie avant de mourir ; mais le cas était rare, et on ne compte guères que Dion, Socrate et Brutus qui

aient eu cet avantage. Nos anges-gardiens ont remplacé les génies, avec cette différence, qu'ils ne s'occupent plus de nous après la mort.

» Il se présente ici une question. Était-ce l'ombre qui, la première, donnait au corps sa forme, et au visage ses traits; ou bien ne gardait-elle l'apparence du corps, que par les longues habitudes qu'ils avaient eues ensemble?

» L'antiquité pensait que l'ombre était d'abord façonnée sous la figure humaine; que cette créature légère errait long-tems sur les bords du Léthé, avec les traits et le costume du personnage qu'elle devait un jour habiter, et qu'elle cachait l'ame ou le souffle de vie dans sa substance. La Genèse, en disant que Dieu fit l'homme à son image, semble indiquer

quer aussi cette première portion de l'homme. On pourrait conclure de là que l'ame avait deux enveloppes : cachée d'abord dans l'ombre qui avait la figure humaine, elle formait un homme intérieur, sur qui se moulait l'homme extérieur, c'est-à-dire, le corps.

» C'est de toutes ces idées qu'est dérivée une expression, admirable pour l'énergie, et qui n'aurait pas de sens, si on rejetait ce que nous avons dit. On la trouve chez les Latins, *mens informat corpus ;* et chez les Italiens, *la mente informa il corpo.* Elle est peu usitée dans notre langue ; et cependant J. J. Rousseau dit quelque part : « L'univers ne serait qu'un » point pour une huître, quand » même une ame humaine *informe-* » *rait* cette huître. » Enfin, c'est de là que semble venir la persuasion

générale, que l'homme montre au-dehors ce qu'il est au-dedans, et que le visage est le miroir de l'ame.

» Le Christianisme n'a retenu de toutes ces divisions, que celle de l'ame et du corps; et cependant on voit dans la Bible l'ombre de Samuel.

» Le Dante se sert par-tout, comme les anciens, des mots de spectres, de mânes, d'ombres, de fantômes, d'ames et de simulacres, pour désigner les morts. Il suppose que les ombres ont les sens plus exquis que nous; et au vingt-quatrième chant *de l'Enfer*, il dit que des yeux vivans ne peuvent pénétrer dans les profondeurs de l'abyme, comme les yeux d'un mort. Il suppose aussi, d'après les anciens, que les ombres parlent la bouche béante, parce que la parole leur sort toute formée du fond de la poitrine;

et il est reconnu lui-même pour un homme encore vivant, au mouvement de ses lèvres.

Homère, dans l'*Odyssée*, représente les mânes suçant le sang des victimes; et voilà pourquoi on leur en immolait. On croyait que le sang, la fumée et ce qu'il y a de plus spiritueux dans nos alimens, était la part des morts comme celle des Dieux. Les ames à qui on négligeait de faire des sacrifices, s'attachaient quelquefois à leurs parens ou à des personnes de leur connaissance; et celui qui était ainsi sucé par un mort, dépérissait à vue d'œil.

» La croyance d'un purgatoire a bien donné le change à ces idées, en substituant le besoin des prières et des œuvres pies à celui des sacrifices; mais elles ne laissent pas de subsister

parmi le peuple. N'a-t-on pas vu, au commencement de ce dix-huitième siècle, une bonne partie de l'Europe sucée par des vampires, et ne continuè-t-on pas toujours de porter le dernier répas au convoi d'un mort? Cette cérémonie, et bien d'autres qui se glissèrent quelquefois dans notre lithurgie, sont comme ces médailles du paganisme qu'on retrouve dans les fondations du christianisme.

» Toutes ces distinctions que j'ai tâché d'établir avec quelque clarté, sont un peu confuse chez les anciens : ce sont bien des notions différentes, mais dont les limites ne sont pas bien marquées. Il y a dans la Fable autant de législateurs que de poètes, et il ne faut pas donner ces aises à l'imagination. »

Rivarol après avoir analysé les

difficultés vaincues *par le Dante* dans son poëme immortel, trace a grand trait dans sa traduction *de l'Enfer*, les beautés d'invention que lui dictait un génie original, originalité dont le charme s'est perpétué jusqu'à nous, malgré les révolutions qu'ont essuyé l'Italie, et la littérature. On ne sait après avoir lu le *Dante*, lequel on doit le plus admirer de l'auteur, ou du traducteur.

Rivarol projettait d'en faire une nouvelle édition, il avait écrit en marge d'un exemplaire, des notes, et des additions très-précieuses; mais M. *Ismenard* le lui emprunta à *Hambourg*; soit qu'il l'ait égaré en revenant à Paris, ou quelque autre motif, il n'a plus été possible à Rivarol de ravoir son ouvrage. Justement indigné de cette licence poëtique; il écrivait souvent à sa *Ma-*

nette, criez *haro* sur M. *Isménard*, je veux ravoir mon *Dante*; *lorsque je prête, je ne donne pas.*

Après la publication du *Dante*, Rivarol s'occupa de réaliser le grand projet qu'il caressait, de refaire le *Dictionnaire de l'Académie française*. Projet vaste, et digne de son génie, mais qu'il n'aurait peut-être pas exécuté si les circonstances politiques, qui l'obligèrent de quitter la France, ne l'avaient forcé pendant sa résidence à Hambourg, de publier le prospectus de son Dictionnaire. Prospectus que le despotisme directorial prohiba, à-peu-près comme l'inquisition sévit contre les ouvrages, qui renferment des vérités courageuses et utiles.

Lorsque Rivarol apprit cet acte de stupidité révolutionnaire, il n'en

fut pas surpris, il dit à ses amis : *Lorsque l'ignorance règne, il est de droit que les sots seuls ayent le privilège de pouvoir écrire*, il ajoutait, *je tiens à honneur d'être mis à l'index par les sultans du palais du Luxembourg.*

Ce directoire si méprisé, et si méprisable, tenta plusieurs fois de faire expulser Rivarol d'Hambourg, mais une puissance protectrice, déjouait les intrigues des diplomates à *Bonnet rouge*. Ses vexations valurent aux directeurs turbulens des épigrammes plus ou moins mordantes, que Rivarol se faisait un plaisir de publier. Cette petite vengeance, était sans doute bien permise à un homme qui n'avait que des sarcasmes à opposer à des ennemis alors puissans.

Rivarol, lassé de la monotonie

de la ville d'Hambourg, se décida à aller à Berlin ; sa réputation et ses ouvrages l'y avaient dévancé ; il y fut accueilli comme Voltaire le fut par le Grand Frédéric ; s'il fit des jaloux, du moins il trouva, pour s'en consoler, un plus grand nombre d'admirateurs. Tout semblait présager, que la fortune lasse de le balotter sur son axe vagabonde, allait enfin lui décerner les honneurs du repos ; il était encore jeune, il avait parcouru une immense carrière, et cueilli des lauriers immortels ; ses écrits, dictés par le goût, paraissaient devoir se multiplier un jour. En France, il avait fait les délices des sociétés brillantes ; mais une révolution, aussi terrible dans ses effets, que funeste pour tous les gens marquans, avait obligé *Rivarol* de quitter sa patrie. Il avait payé ce tribut à nos antiques préjugés ; il ne se croyait plus français, puisque

la monarchie n'existait plus. Sur les rives de la Seine, il avait aidé de ses conseils et de ses écrits, l'infortuné Louis XVI. A Berlin, il défendait encore, par ses discours et son courage, le monarque abandonné. Dans une terre étrangère, loin du beau climat qui le vit naître, Rivarol paraissait insensible aux charmes de la gloire, aux jouissances du génie, aux plaisirs qui suivaient l'homme aimable; il savait son pays malheureux, et son ame était déchirée.

En vain, les arts, les sciences et l'amitié s'étaient, en quelque sorte, confédérés pour le consoler; il ne pouvait oublier les charmes de sa patrie, et le beau pays des Gaules. Investi de la considération que donne un grand talent, dans cette ville, où le roi de Prusse daigna l'accueillir, cha-

que jour, il y légitimait son adoption glorieuse, par des ouvrages que la postérité aurait sanctionné de ses suffrages immortels, si le ciel lui eut permis d'y mettre la dernière main. Chéri du chef de l'Etat, considéré, estimé de cette classe d'hommes dont l'affection est un bienfait perpétuel, Rivarol n'avait rien à desirer de plus à Berlin. Un ange protecteur, (1) une princesse éclairée, amie des sciences, et les cultivant elle-même avec fruit, *ambitionna* l'amitié du philosophe. Une liaison réciproque unit bientôt deux ames qui étaient faites pour s'entendre. L'électricité des mêmes goûts devait naturellement offrir l'exemple trop rare d'un sentiment dontle cœur, autant que l'esprit, ne permettait pas

---

(1) La princesse d'Olgorousky.

de discerner le sexe. L'amitié fraternelle lui adressa quelque tems avant sa mort une Epitre ou la tendresse le disputait au talent.

Tes jaloux ennemis charmés de ton absence,
A l'abri de tes coups, redoublent d'insolence.
Celui-ci te dit mort, dans un journal trompeur:
Son criminel souhait de ce bruit est l'auteur.
L'autre imprime une lettre à Paris adressée,
Mais que, j'en suis certain, ta main n'a point tracée.
Le cœur tout ulcéré du sel de tes bons mots!
Sur cet écrit léger traînant ses lourds pinceaux,
Il prétend démontrer dans son style grotesque,
Que ton talent si pur est devenu tudesque.
Sans doute il eût jadis noirci de son venin.
Bayle chez le Batave, ou Voltaire à Berlin.

Tel autre, en te lisant, frémit à chaque page.
Et dans son désespoir déuonce ton ouvrage (1).
C'est ce même Garasse, objet de tes mépris,
Autrefois signalé dans tes malins écrits.

Lorsque je lis par fois la critique pésante

---

(1) C'est la première partie du discours préliminaire de son dictionnaire de la LANGUE FRANÇAISE, qui traite DES FACULTÉS INTELLECTUELLES DE L'HOMME.

Qu'impriment ces rivaux sur ta prose élégante,
Dont l'attrait les irrite, et le goût les confond,
Je me figure voir ces empreintes de plomb,
Qu'opposent les commis, anges de nos frontières,
Sur le satin brillant et les gazes légères.

C'est dans le sein de cette société d'élite, que Rivarol passait le tems qu'il ne consacrait pas au grand ouvrage auquel il voulait, disait-il, attacher *son vivre à venir*. L'espoir de revoir la France, fixait ses plus ardens desirs (1) : il en parlait sou-

---

(1) Il écrivait de Berlin le 21 février 1801, à sa tendre amie, la jolie Manette, dont nous avons déjà parlé.

Mon projet est d'aller en France, ma chère petite ; mais il ne faut pas y aller pour y être persécuté, et la sottise de don Quichote (son frère), me met dans l'embarras, il a rendu son nom suspect fort mal-à-propos et pour rien. J'ai été très-malade pendant un mois en-

vent

vent, et cette idée consolatrice pour lui, mais si attristante pour ses amis

---

tier ; me voilà bien remis. Une princesse m'a dit ; *Votre santé nous a prouvé que vous étiez très-aimable : et votre maladie que vous êtiez très-aimé*. On a eu effectivement des attentions infinies pour moi, et *d'Engestroom*, ministre de Suède, que vous avez vu à Londres, s'est signalé. J'ai fait un petit impromptu à la Reine, qui a fort réussi. C'est un masque en Chauve-Souris qui lui parle au bal.

Puisque le sort m'a fait Chauve-Souris,
Je vois en vous le bel astre des nuits :
Il faut de sa métamorphose
Que chaque être garde le ton.
Car si j'étais un papillon
Je vous prendrais pour une rose.

La Reine est très-jeune et très-jolie, je serai certainement sur les bords du Rhin aux premiers jours d'avril, et nous voilà plus près de la moitié du chemin ; adieu, je suis toujours bien fâché que vous ne soyez pas venue

de Berlin, tempérait elle-même, mais seule, l'empressement qu'il avait d'aller achever à Paris son *Dictionnaire de la Langue française* (1). Rien ne semblait pouvoir contrarier ce plan médité depuis le 18 *Bru-*

à Berlin. Cette course manque à vos caravanes et à votre petite géographie.

Cette lettre est la dernière que Rivarol ait écrite : nous la tenons de cette intéressante *Manette*, c'est aussi à son obligeance, que nous devons le portrait de Rivarol, que nous avons fait graver, d'après un médaillon qu'elle nous a confié.

(1) Il en avait fait plusieurs articles ; mais presqu'aucun, n'est fini, quelques soient ces articles, et un nombre considérables de notes qui étaient toutes prêtes de recevoir l'élaboration du maître ; c'est une fonds de richesses du plus grand prix. Quel architecte donnera la dernière main à de tels matériaux, les assemblera et élevera le monument ?,,.

maire. La santé de Rivarol était parfaite. La force de ses organes physiques, qui ne le cédait point à la supériorité de ses organes intellectuels, lui promettait une longue suite d'années. Par-tout, sa personne était, en quelque sorte, frappée d'une requisition flatteuse. Le calme dont il jouissait, après tant de jours orageux, ne permettait pas de croire, que rien désormais en altérât le charme.

Il usait de la vie avec économie, et du travail avec quelque parcimonie, c'était avec volupté qu'il essayait encore de son génie (1); mais

(1) Nous ne pouvons donner une idée plus juste de cette volupté du *far nienté* qu'avait Rivarol, qu'en rapportant ce qu'en dit un littérateur estimable :

tout-à-coup la scène change, et bientôt les arts, les sciences et l'amitié vont avoir à répandre des pleurs sur la tombe d'un des hommes les plus dignes de tous leurs regrets.

Rivarol, après avoir passé une

« Paresseux à l'excès, Rivarol avait déjà » passé le terme où son dictionnaire devait » être achevé, qu'il n'avait pas encore fait » un article du dictionnaire. Fauch, imprimeur » d'Hambourg, l'attire chez lui, l'y loge, l'y » enferme, met des sentinelles à sa porte, la » défend aux *écouteurs*, dont Rivarol aimait à » s'entourer. En un mot, il le força d'écrire, » et voilà Rivarol fournissant lentement, mais » fournissant enfin aux ouvriers de Fauch, trois » ou quatre pages chaque jour, en faisant l'ap- » pel de beaucoup de pensées éparses dans son » porte-feuille, ou plutôt dans de petits sacs » étiquettés, où il avait coutume de les » jetter. Voilà comment Rivarol accoucha, » au bout de trois mois, de son discours pré- » liminaire. »

journée délicieuse avec ses amis (le 15 germinal an 9, 5 avril, 1801) — se sentit attaqué subitement d'une fluxion de poitrine. Pendant les sept jours de sa maladie, qui alla toujours en empirant, tous les Français, résidans à Berlin, à l'envi les uns des autres, lui prodiguèrent les attentions les plus délicates. Le docteur *Formey*, un des médecins les plus célèbres de l'Allemagne, fils du secrétaire de l'académie de Berlin, épuisa, sans aucun succès, toutes les ressources de l'art, fortifié de l'expérience. L'amitié constante de M. d'*Engestroom*, envoyé du roi de Suède, ne se démentit pas un seul instant. Le roi, la reine envoyaient, régulièrement, savoir de ses nouvelles; quelques princesses vinrent elles-mêmes le visiter; enfin tout ce qu'il y a de plus illustre à la cour de Berlin, lui témoigna constamment

V 3

l'intérêt le plus affectueux. L'amitié veillait à ses côtés ; envain elle prodigua tous ses soins, la mort retenait sa victime, elle dédaigna les pleurs du plus sublime des sentimens.

L'illustre malade, au-dessus du danger qui le menaçait, et qu'il ne se dissimulait pas, ne perdit jamais, ni sa sérénité, ni l'habitude de s'accoutumer, disait-il, *à mourir.* Il vit approcher sa fin avec le calme d'un philosophe pénétré de la réalité de l'immortalité de l'ame. Il tempérait ses souffrances par l'aspect enchanteur d'un jardin riant qu'il voyait en perspective. Entouré de fleurs printanières qui cernaient son lit, il dit, quelques instans avant d'exhaler son ame : *mes amis, voilà la grande ombre qui s'avance ; ces roses vont se changer en pavots : il est tems de fixer l'éternité.* . . .

Ainsi cessa d'être (1) (le 21 germinal an 9, 11 avril 1801) à l'âge de

---

(1) Nous regardons comme un des plus beaux monumens élevés à la gloire de Rivarol, la lettre expansive de M. de Gualtieri, major au service de Prusse. Rien ne peut mieux exprimer sa douleur profonde, que ce qu'il écrivait à un de ses amis, en lui annonçant cette perte à jamais irréparable.

« Rivarol, mon cher Rivarol n'est plus! La mort vient d'enlever à la fleur de son âge, cet homme dont le monde à connu l'esprit, mais dont peu d'hommes ont connu le cœur. Que n'ai-je èté du nombre de ceux qui n'ont à regretter que ses lumières, et n'ont point à pleurer un ami!

» Y aurait-il de l'amour propre à dire que je n'ai jamais trouvé un homme avec lequel je me sois plus parfaitement rencontré dans mes plus chères opinions? Toujours prêt à l'écouter, je ne le perdais point de vue dans le bruyant chaos du monde. Son aimable ca-

quarante-sept ans, un des plus profonds penseurs, et un des hommes

---

ractère ne le quittait jamais : par-tout le premier, toujours obligé de descendre pour se mettre au niveau des autres. Son mérite n'offusquait plus, il était trop reconnu pour blesser personne. Cet homme était comme un bon fruit, qui pouvait n'être pas du goût de tout le monde, mais à qui personne ne pouvait disputer la saveur.

» Il dominait par-tout, et sa domination dans la société, ressemblait à celle que produisent de bonnes lois dans un République bien organisée ; quoique maître du gouvernail, il avait l'indulgence de la supériorité et la modestie du mérite. S'il était peu fier de ses avantages, c'était par système ; ne se considérant que comme une combinaison heureuse de la nature ; convaincu qu'il devait plus à son organisation, qu'à l'étude ou au travail, il ne s'estimait que comme un métal plus rare et plus fin. Aussi, quoiqu'il jugeat sévérement les autres, il ne méprisait personne.

les plus aimables dont la France moderne puisse s'enorgueillir. Ses en-

---

» Prodigue de son esprit, il le répandait à pleines mains ; tout le monde pouvait en prendre sa part ; et si quelquefois il le revendiquait, c'était moins par avarice que par esprit de justice. Paresseux comme un homme riche, il ne craignait ni l'avenir, ni le besoin. Sûr du trésor qu'il portait, il risquait de mourir de faim au milieu de son or, parce qu'il dédaignait de le porter à la monnaie, et de convertir ses lingots en espèces.

» Artiste de la parole, il ne s'amusait pourtant point à créer de mots ; mais mettant, pour ainsi dire, toute la nature à contribution dans ses écrits et dans sa conversation, il formait une langue nouvelle avec des mots connus ; son génie les broyait à son gré, et savait s'arrêter là où le bon goût avait mis une borne.

» Comme celle d'un chymiste habile, son amalgame avait toujours un but, et n'alliait

nemis passeront, mais ses ouvrages, impérissables comme l'éternelle vé-

---

que les matériaux qui pouvaient produire un résultat utile ou agréable.

» Caustique, sans être méchant, il n'attaquait que les ridicules; et cette disposition à la causticité était une habitude de l'esprit, plutôt qu'un défaut du cœur. L'objet de ses satyres n'était pas celui de son animosité personnelle.

» Comme il s'était beaucoup occupé de la langue, les jeux de mots et les calembourgs mêmes, avaient quelque chose de piquant pour lui, et se présentaient à son esprit sans qu'il les cherchât. Il avait un luxe d'esprit, une exubérance d'idées, qui le faisaient jouer avec les pensées, comme un musicien habile sur les cordes ou sur les touches de son instrument.

» Quoiqu'il lui fût bien facile avec ces qualités, de s'adonner au dangereux amusement

rité, attesteront, dans tous les âges, ses droits à l'immortalité et à la reconnaissance de la république des lettres (1).

Rivarol termina sa carrière au moment où le Peuple français pouvait jouir enfin du beau mouvement du 18 brumaire; ou l'Europe étonnée

---

du sarcasme, il savait être dans l'occasion l'ami de ses amis; le défenseur des absens, et si j'ose m'exprimer ainsi, le *grand justicier* du vrai mérite. »

(2) *Rivarol* n'était plus et les bienfaits de la princesse d'*Olgourouski* le suivaient encore au tombeau. Cette noble bienfaitrice, lorsque le poëte philosophe eut cessé d'être, fit mettre dans tous les journaux allemands, que les créanciers de Rivarol porteurs, ou non, de titres, n'avaient qu'à se présenter chez elle, qu'elle était dépositaire des sommes appartenantes à M. de Rivarol, qu'elle croyait devoir destiner à ses créanciers.

voyait dans le chef de nos phalanges victorieuse, le héros qui devait donner la paix intérieure à la France, et par ce grand œuvre pacifier l'univers; à cette époque enfin où le *cabinet consulaire* méditait de vastes projets, la réconciliation des Français avec Dieu, avec les lois, avec la patrie. *Rivarol* avait gémi sur les maux de la France; nos longues querelles avaient flétri son ame: la paix intérieure lui paraissait impossible; il meurt, et ses derniers vœux sont pour cette République du 18 Brumarie, fondée par un héros, le seul espoir des gens de bien. Ah!

La société qui se réunissait chez la princesse d'Olgouronsky, prit la résolution de faire exécuter son buste enmarbre.

Ennemis de la gloire de Rivarol! qu'avez-vous à objecter?

si le ciel eût conservé les jours de ce vrai philantrope. Avec qu'elle douce joie, il aurait contemplé ce beau moment ou la paix fut proclamée; où le cri de paix retentit en tous lieux; où le peuple bénissait le héros qui l'a donnait et les guerriers qui l'avaient conquise. Avec qu'elle vive satisfaction il aurait lu, cette loi sur la liberté des cultes, celle relative au rétablissement du catholicisme, et vu tous les Français libres de servir Dieu, selon la religion dans laquelle ils furent instruits. Mais de qu'elle reconnaissance il eût été pénétré pour cette loi bienfaisante, juste et régénératrice, qui doit rappeller dans le sein de la mère patrie, tous ceux qu'un exil volontaire, ou forcé, en avait éloigné. La saine politique, la justice, l'humanité ont guidé le premier Consul; il a bien compris que le seul moyen de faire aimer la Ré-

publique, bénir le gouvernement; de cicatriser toutes les plaies; de servir le commerce, la population et l'industrie, était de rappeller des milliers de Français qui avaient tout perdu, même l'espérance. Ces événemens inattendus et si chers aux gens de bien, devaient être soumis à la plume de *Rivarol.* Il les eût célébré dans un saint enthousiasme: alors l'écrivain eût été digne du héros pacificateur et des bienfaits signalés rendus à la patrie. Ombre de *Rivarol*, cesse de gémir dans le sein du tombeau : ton pays est rendu à l'honneur, au devoir, au vrai bonheur. A l'abri de la tourmente révolutionnaire, la France répose sur le génie de *Bonaparte :* elle n'a plus rien à rédouter des complots des méchans, de l'anarchie et de ses ennemis réduits à l'impuissance.

Fin du premier volume.

